

Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de THÉODORA, par M. Victorien Sardou;
2^o Le premier fascicule du roman nouveau de M. Gaston Leroux : LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 7 SEPTEMBRE 1907

65^e Année. — N^o 3367.



FIANÇAILLES PRINCIÈRES A PARIS

Le prince Georges de Grèce et la princesse Marie Bonaparte.

Photographie Paul Boyer, prise spécialement pour L'Illustration le 3 septembre 1907, dans un salon de l'hôtel du prince Roland Bonaparte.— Voir l'article, page 168.

COURRIER DE PARIS



— Je viens de recevoir, me dit le Grincheux, trois lettres qui m'ont mis dans un état tout particulier de fureur. Jugez vous-même s'il n'y a pas lieu ? Voici la première.

Comme il me la tendait, je la pris et je lus les lignes suivantes :

« Mon chaire Placide... (*Placide est, par un caprice ironique du sort, le petit nom du Grincheux*)... Çuivan ta recomendacion, je vien de voyagé penda trois moi, é tou dabor je m'ekuze de te doné ôjourdui seulman de mais nouvel. »

Je m'interrompis :

— Je devine que c'est de votre cuisinière ? Mais comment se fait-il qu'elle vous tutoie ?

— Ce n'est pas de ma cuisinière, s'écria-t-il, mais d'un misérable imbécile qui se prétend de mes amis et qui est partisan de la réforme de l'orthographe. Stupide, il va, lui, plus loin que tous, il soutient que l'on doit écrire « comme l'on prononce » ! Aussi vous voyez le répugnant et douloureux spectacle qu'offre à l'œil le français profané, mutilé, charcuté de cette façon ? C'est le cambriolage des mots, le vandalisme acharné à détruire l'aspect extérieur d'une langue, sa physiologie, ses harmonieuses proportions, la beauté, la grâce et le pittoresque de son architecture. C'est la fin de tout. Mais continuez ?

Je poursuivis : « Langletaire matirait. Cê là, dan le péi, sou son siel, qu'il fô lire Chèkspire pour sen nassimilé le jéni. » Nom d'un bonhomme !

— Est-ce que cela ne vous rend pas enragé ?

— Pas encore. Mais ça picote.

Je repris ma besogne : « Ce muzé du Britiche ê plain de trésor... » Le grincheux bondit.

— Avec un z ! Trésor avec un z ! Comme Azor ! Un z ! Zut ! Zut ! Ah ! le zameau ! ah ! le zochon !...

Il n'était plus maître de lui, et il gesticulait à travers la pièce en donnant les marques d'une colère folle. J'eus toutes les peines du monde à le calmer, à le faire asseoir : « Placide ! lui disais-je, voyons ? Placide ? » Mais cela même fouettait son humeur :

— Ne m'appellez pas Placide ! C'est un nom ridicule !

— C'est le vôtre.

— Je le sais. Mais je ne veux pas qu'on m'appelle ainsi !

Cependant il cessa bientôt de bouillir. Entraîné malgré moi par une curiosité malsaine, je profitai de ce répit pour continuer l'écœurante missive qu'on eût dite d'un enfant, d'un nègre ou d'un troupier. D'une cocasse et stupéfiante laideur les lignes se suivaient, sans hésitation ni faiblesse. Comme inconsciente de ce qu'elle traçait de monstrueux, la main n'avait point tremblé : « En Picardi la catédral Damiein ma lécé une jigantesq imprècion... » A la page suivante, il parlait « d'un de ces hô lac de Suiss ou je fu le éro dune avantur damour... » et il citait « un marchan dantikitité ché lequel il avait aché un vieu boi gotic ».

Et tout le reste à l'avenant, d'ailleurs d'une parfaite platitude, comme si la moindre pensée, délicate ou profonde, s'était obstinément refusée à mettre le nez hors du cerveau pour se voir présentée et coulée dans un moule aussi déshonorant.

Affalé dans un fauteuil, le Grincheux laissait à présent s'échapper en courtes phrases et sur un ton de souffrance son indignation exténuée :

— Toucher à la langue parlée... et surtout à la

langue écrite !... Quelle criminelle abomination ! La langue ne nous appartient pas. C'est nous qui lui appartenons. On devrait tout faire pour elle, car elle est aussi maternelle que la patrie et, quand on l'attaque, personne ne la défend. N'a-t-elle point cependant, sous la Coupole, son état-major et sa milice d'honneur ? sa garde d'immortels ?

— C'est vrai, protestai-je avec modestie. Et cette garde fait ce qu'elle peut, je vous assure. Mais... la garde meurt.

— Ou elle se rend, rectifia-t-il, sévère.

— Comment cela ? En quoi se rend-elle ?

— Vous m'entendez très bien. Elle commence par protester et jeter feu et flammes, et puis, jusque dans son sein, vert et sacré, se produisent des dissidences. Du dehors on la blague, on l'injurie, on la menace... elle ne cède pas encore, mais mollit, admet déjà quelques concessions, propose des moyens termes, subit certaines modifications, très légères !... et, de recul en faiblesse, bat lentement, mais bat tout de même en retraite devant le Réformateur impudent, cynique, féroce, insatiable, que rien n'arrête, ni les épées des Quarante (des trente-neuf, devrais-je dire, car M. le cardinal Mathieu n'a pas le droit de verser le sang), ni les murailles de dictionnaires, ni l'ancienneté des mots, la tradition, l'usage, les titres de noblesse, le respect dû aux longs et loyaux services... mais qui, précisément en haine de tout cela qui est un des morceaux bons encore de la France passée, veut l'abîmer, le piétiner et le réduire en poudre pour y substituer son « écriture » de mufle !

Il reprit, lancé de plus belle : « Excepté les frontières, on protège tout aujourd'hui, à tort et à travers : l'enfance, la vieillesse, les animaux, les monuments, les sites, les arbres, la fraude, les assassins... Ne pourrait-on pas, en tirant un peu sur cette élastique protection, l'étendre jusqu'à la langue écrite ? Un mot bien orthographié est une sorte de construction, un petit monument, historique aussi, que le premier venu ne devrait pas avoir le droit de dégrader. L'amputer d'une lettre, c'est lui couper une branche, comme à un arbre, et une branche qui ne repousse pas. Catafalque, cathédrale, cygne, apocalypse, Sahara, immensité... et mille autres mots, à la fois sonores et à image, sont des manières d'objets d'art, des tableaux dessinés et peints qu'il n'est pas plus permis de crever qu'un petit Poussin du Louvre. Je m'époumonnerais — avec deux n ! — là-dessus, pendant des heures. »

Il respira. Je tentai une diversion.

— Vous m'aviez parlé de trois lettres ? Quelle est la seconde ?

— Chut ! murmura-t-il en pâlisant. Je ne veux même pas y faire allusion. C'était une lettre... en *esperanto* ! J'ai failli en tomber du haut mal. Jusqu'à présent, chaque pays avait sa langue dont il se contentait, et qu'il était déjà bien joli de savoir parler correctement... Voici qu'en ce temps de méchanceté générale et de fraternité des peuples on a éprouvé le besoin de posséder une langue u-ni-ver-selle, et on a inventé l'*esperanto* que tout le monde, même les chevaux, va, paraît-il, comprendre à oreille ouverte. Lu ou parlé, c'est hideux. A côté, l'argot des prisons est du Beethoven.

— Faites-la-moi voir ? insinuai-je.

— N'insistez pas ? Il se pourrait que je perdisse connaissance et il faudrait que l'on me couchât dans votre lit.

— Alors, dites-moi au moins ce que c'était que la troisième et dernière lettre ?

— Soit, répondit-il après un instant d'hésitation. Celle-là m'a irrité aussi, mais surtout fait une grande peine. Je vous la livre.

Je détachai de ses doigts tremblants une carte

postale. Timbrée de Trouville dont elle représentait la plage, elle était ainsi conçue :

C. o. — C. v. t. ? — J. v. b. —
J. t. e. t. — T. n. G.

— Qu'est-ce que cela signifie ? lui demandai-je. Cette carte est de quelqu'un avec qui vous correspondez à l'aide d'un chiffre ?

— Non, monsieur, non, mon cher ! (Il était maintenant sarcastique.) Ceci me vient de mon neveu... (Sa voix sifflait d'émotion contenue)... un garnement que j'ai toujours aimé et gâté plus qu'un père. Il a quatorze ans.

— Et que veulent dire... ?

— Ces lettres ? C'est sa lettre, tout simplement. Vous ne comprenez pas encore ? Ce gentil garçon représente la toute nouvelle couche, celle des « Pressés », du dernier châssis. Comme on vit à la vapeur, à l'électricité, que l'on fait du 120 en tout, et que les heures, les minutes, les secondes, comptent triple et quadruple, ça n'est plus vraiment la peine de perdre son précieux temps en or à tracer les mots en entier comme nos cocos de pères. Simplifions ! Abrégeons ! Alors on n'écrit plus que la première lettre de chaque mot, avec un point après. La pensée se communique par initiales. C'est facile et rapide. Exemple : la carte ci-contre.

— Traduisez-la-moi.

— « Cher oncle, comment vas-tu ? Je vais bien. Je t'embrasse tendrement. Ton neveu. Guy. »

— En effet, très curieux. Mais ça n'est tout de même pas si aisé à débrouiller que vous voulez bien le dire. Cela pourrait signifier tout autre chose ?

— Non. Avec un peu d'habitude, on ne se trompe jamais.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Également une postale, et dont voici le texte : T. f. t. d. m. ? C. d. p. q. q. p. T. o.

— J'y suis, cette fois ! m'écriai-je avec joie ! Te f...-tu de moi ? Coup de pied quelque part. Ton oncle.

— Bravo ! fit le Grincheux. Vous voyez bien que vous lisez couramment l'*abrevianto* ? Est-ce de ma faute après cela, conclut-il, si je suis en perpétuelle soupe au lait ? Tout s'emploie à m'y mettre. Déjà, cet été, les enquêtes et questions adressées aux personnalités dites « de marque » m'avaient secoué la bile : « Qui êtes-vous ? Que comptez-vous faire ? A quelle heure travaillez-vous ?... mangez-vous ?... aimez-vous ? etc. » Ensuite, les bals costumés de la côte bretonne, les marquises en salade et en pâtissier, les ducs et comtes en baigneur et en perroquet pendant que les braves gens de l'autre France et de l'autre côte, à Casablanca, sont en train de mener un cotillon beaucoup plus glorieux... ça m'avait aussi causé un sentiment de gêne... Et puis, hier, j'apprends qu'on va démolir, sur le Pont-Neuf, la maison de Mme Roland ! Et pour élever quoi à la place ?

— Une horreur à sept étages, n'en doutez pas.

— Aussi, c'est fini. Je ne veux plus habiter Paris. On ne peut plus y vivre. Les musées ? Il y a le vandale. Les rues dans le jour ? Il y a l'auto-bus. Le soir ? Il y a l'apache. Envoyer sa femme faire un tour au Bois ? Il y a le satyre.

— Et où irez-vous, alors ?

— En province, à la campagne, dans un coin perdu.

— Il faut le trouver !

— Je le cherche. Dès que je l'aurai découvert... je ne vous le dirai pas. Adieu.

Il sortit en tumulte, comme Alceste à la Comédie.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



Les cavaliers chaouia désertaient pour regagner leur tribu...

Nous reproduisons textuellement les légendes que notre correspondant a inscrites sous ses photographies et qui se réfèrent exactement à son texte.

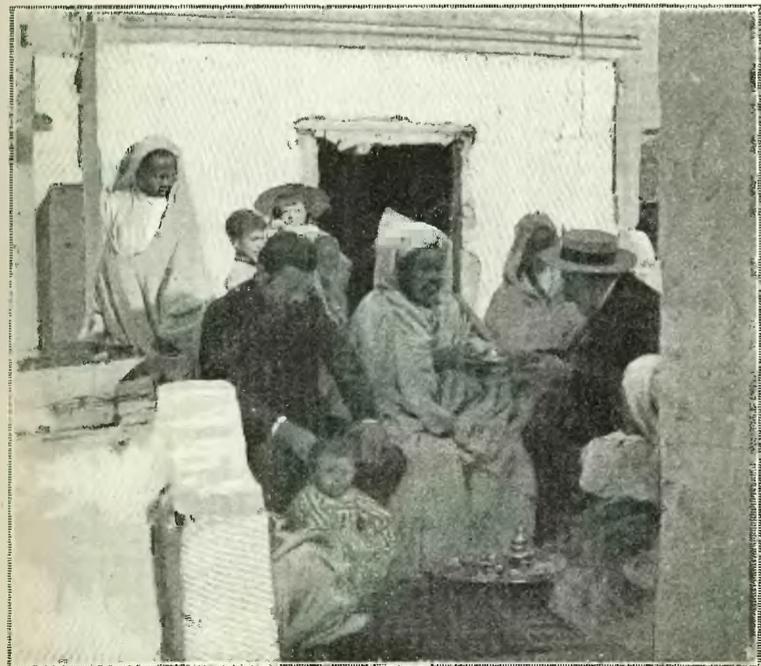
LA SITUATION DES COLONS FRANÇAIS AU MAROC

ÉVACUATION DE LA COLONIE D'EL-KSAR-EL-KÉBIR SUR LE PORT DE LARACHE

Un de nos correspondants du Maroc, dont nous avons eu déjà l'occasion de publier une communication, à la fin de l'an dernier (n° du 29 décembre), nous adresse, au sujet des événements actuels, le récit du départ de la colonie française d'El-Ksar-el-Kébir, se rendant à Larache (côte occidentale du Maroc, au nord-est de Casablanca), sur un ordre de la légation. Ce récit « vécu », accompagné de photographies, offre d'autant plus d'intérêt que le cas de nos compatriotes établis à El-Ksar est celui de tous les Français habitant l'intérieur, et qui, en raison des difficultés avec lesquelles ils se trouvaient aux prises, ont dû gagner le littoral pour plus de sécurité.

Larache, 11 août 1907.

Depuis cinq jours, les nouvelles les plus inquiétantes nous arrivaient à El-Ksar, venues de l'intérieur, colportées de marché en marché, de douar en



Français et indigènes, protégés ou amis, se réunissaient...

douar avec une surprenante rapidité, démesurément amplifiées et grossies par l'imagination des indigènes. C'avait été d'abord l'annonce des massacres des Européens de Casablanca, Italiens, Espagnols, Français, ceux-ci plus particulièrement visés parce que chargés des travaux du port, et par conséquent plus en vue. Puis, venant du Nord, du côté de Tanger, la nouvelle du passage de navires de guerre qui, les flancs pleins d'hommes et de mitrilles, s'en allaient, sombres et rapides machines à tuer, doubler le cap Spartel et gagner Casablanca, maintenant désignée pour un châtiment prochain. Les courriers, trop rares, nous laissaient depuis plusieurs jours dans l'ignorance inquiète des événements qui se succédaient sur le littoral. A mesure que l'annonce des sanctions prochaines se répandait davantage, et que quelques fanatiques parcouraient le pays prêchant la guerre sainte et prophétisant la mort des « nsara » (chrétiens), nous sentions se refermer et devenir plus hostile le milieu indigène parmi lequel — au prix de quels efforts patients ! — nous étions parvenus à compter quelques amis. Français et indigènes, protégés ou amis, se réunissaient pour causer des événements survenus, des sanctions probables, des dangers à venir, et notre pensée émue s'en allait vers notre chère France que nous savions assez forte pour nous défendre et assez juste pour nous venger.

Des indigènes, nos associés agricoles et protégés français, qui avaient pu se rendre compte que nos procédés avec eux étaient autres que ceux de leurs compatriotes et de leurs caïds, sont venus spontanément nous assurer de leur dévouement et se grouper autour de nous ; et, bien que convaincus que, le cas échéant, nous n'aurions à compter que sur nous-mêmes pour une défense qui devait être désespérée, nous leur faisons sur le tir, avec nos armes rapides et sur leur maniment, des théories qui n'avaient certes pas la banalité de celles qu'au régiment nous faisons jadis à nos hommes.

Cependant, les nouvelles nous arrivaient toujours plus sombres, autant de Tanger que du Sud. On avait fait évacuer Rabat, on menaçait Mazagan, au premier soulèvement on devait anéantir Salé. Le bombardement de Casablanca était commencé, les morts se comptaient par milliers, les Chaouia, venus en foule, se faisaient faucher par la mitraille, le consulat était criblé de balles, nos marins le défendaient héroïquement aidés de la poignée de Français restés en ville et, à ces nouvelles, nos cœurs battaient de cette émotion « chauvine » qu'on ne comprend bien que lorsqu'on a vécu isolés au milieu d'un peuple hostile.

La répercussion de ces nouvelles se faisait sentir autour de nous. Bien que les autorités maghzen et les notables de la ville nous accablent de protestations d'amitié et de dévouement, nous sentions fermenter autour de nous une sorte



Théorie sur le tir des armes rapides.

de levain hostile venu du bas peuple, mais soigneusement entretenu nous ne savions par qui, et qui nous obligeait à nous tenir sur nos gardes et toujours armés, décidés comme nous l'étions, dans les circonstances actuelles plus encore qu'en tout autre moment, à ne laisser passer ni une insulte, ni un coup, sans en exiger une sanction immédiate et au besoin sans l'appliquer nous-mêmes. La nouvelle circulait que la mehalla dirigée contre Raïsouli, et actuellement à quelques kilomètres d'El-Ksar, se débandait. Les cavaliers chaouia désertaient pour regagner leur tribu et se battre contre les « ksara ». Les « djebala » (montagnards) allaient descendre, profitant de cette débandade, pour piller la ville. Le « mellah » (quartier des juifs) était particulièrement affolé. Sur ces entrefaites, l'ordre nous arrivait, par courrier spécial envoyé par notre ministre, d'avoir à quitter la ville et à gagner Larache.

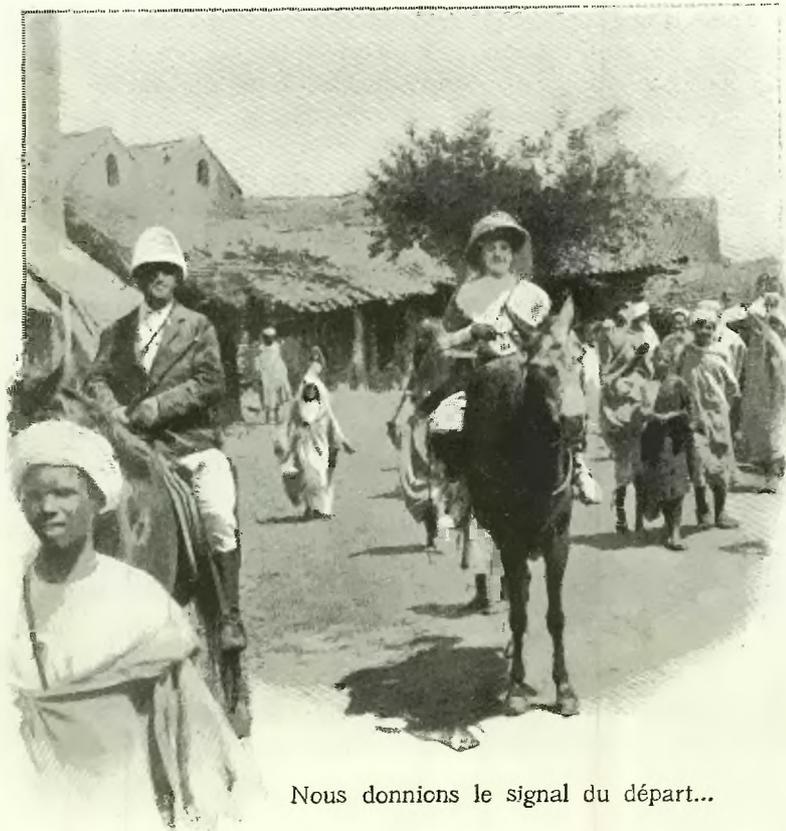
Nos préparatifs étaient déjà faits en grande partie, ce qui nous permit d'écourter les moments difficiles à passer entre l'annonce du départ et le départ effectif. Les précautions essentielles prises pour sauvegarder nos intérêts en vue d'un prochain retour dans des jours meilleurs, nous faisons amener les mules et l'on entassait sur les bardas nos objets les plus précieux au milieu d'une foule grossissante, mais, à de rares exceptions près, plutôt sympathique et que nous surveillions sans en avoir l'air, décidés à « taper dans le tas » au premier mouvement vraiment hostile et à ne pas nous laisser égorger sans faire payer cher notre mort.



On entassait sur les mules les objets les plus précieux...

carabine au poing et fouillant les buissons. Enfin, à la nuit tombante, nous apercevions les murailles de Larache et la mer : nous étions au port sans encombre.

R. L. DE L'I.



Nous donnions le signal du départ...



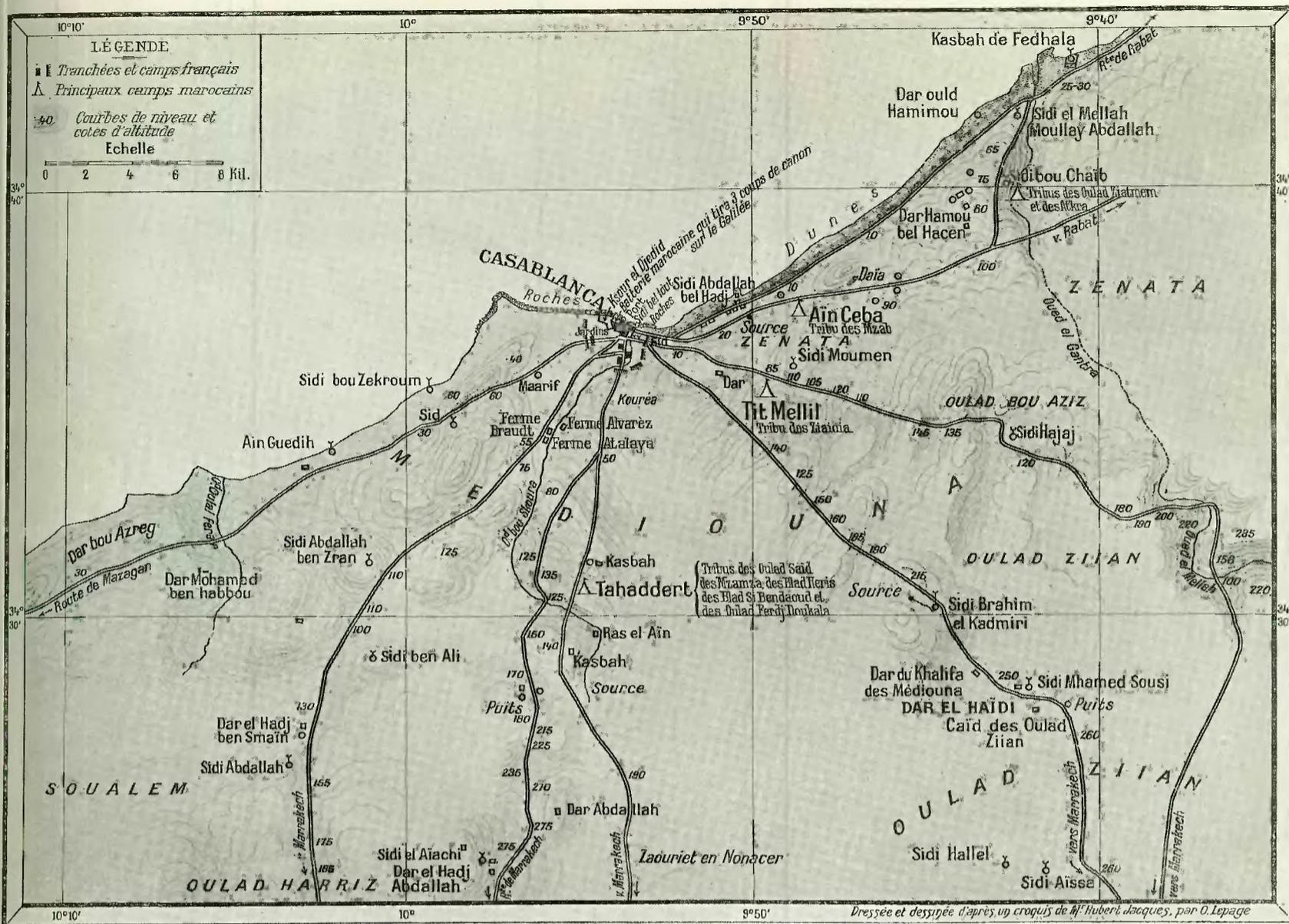
Escortés par le pacha de la ville...

LES COMBATS DEVANT CASABLANCA

(Voir le croquis ci-contre et les photographies, pages 159 et 160.)

La situation de nos troupes à Casablanca n'est certes pas inquiétante ; aucun désastre n'est à craindre ; mais, tandis que le général Drude, dont les effectifs restent insuffisants, se voit interdire toute vigoureuse offensive, les attaques dirigées par les Marocains contre ses positions deviennent de jour en jour plus énergiques.

Nous avons déjà rendu compte du combat du 18 août. Le 21, le général Drude avait à repousser un nouvel assaut. Sept jours plus tard, le 28, les tribus chaouia, qui n'avaient à aucun moment cessé de tenir en haleine nos avant-postes, revenaient plus



Carte de la région de Casablanca, avec l'emplacement des principaux camps marocains.

nombreuses, plus résolues, et engageaient une action tout à fait violente. Enfin, voici qu'au moment même où nous écrivons, arrive la nouvelle qu'un nouveau combat, acharné, meurtrier, s'est livré le 3 septembre, au cours duquel, du côté français, il y eut 8 morts, dont 2 officiers, le commandant Provost; du 1^{er} étranger, et le lieutenant Bénizza, du 2^e tirailleurs, et 17 blessés. Notre camp, dit un télégramme, risqua d'être enlevé...

Les dernières photographies qui nous soient parvenues se rapportent à l'engagement du 28 août.

Il débuta par une reconnaissance lancée — comme chaque jour, après le déjeuner — sous la direction du commandant Provost, le même, brillant officier dont le télégramme de dernière heure annonce la mort glorieuse. La colonne se composait de deux compagnies de la légion étrangère, du goum, d'un peloton de spahis et de deux pièces de 75. On la vit s'éloigner dans la plaine aride, semée de cailloux, parmi les maigres herbages desséchés. Notre envoyé put en prendre une série de photographies, tandis que les canons tiraient auprès de lui sans relâche.

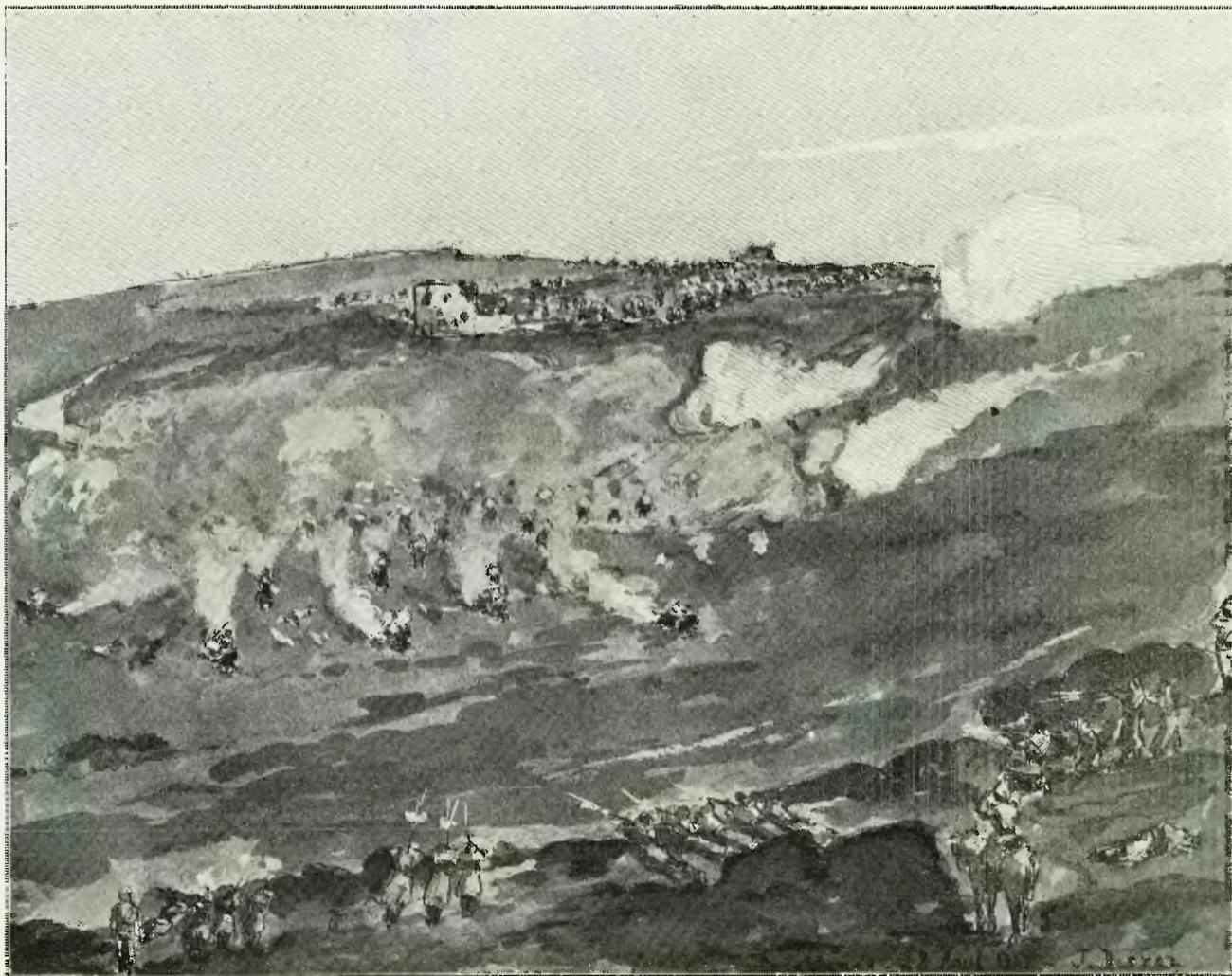
Sur ses clichés, les goumiers, poussant toujours de l'avant, apparaissent bien lointains. Pourtant, la place que le général Drude avait désignée aux journalistes et d'où ils pouvaient suivre le combat, se trouva, au moment de l'action, assez exposée; et l'un de nos confrères, M. Georges Bourdon, le correspondant du *Figaro*, eut sous lui sa mule blessée à mort.

Cependant, la petite colonne continuait bravement sa route, toujours sur le qui-vive, quand, de tous les points de l'horizon, les Maures, fidèles à leur tactique, surgirent tout à coup avec une rapidité fantastique. Le croquis que nous reproduisons et qui montre l'aspect qu'offrait le combat vu à la lunette d'approche d'un point élevé, minaret dominant la ville ou hune de la *Gloire*, donne bien une idée de cette galopade furieuse, qui les précipitait des hauteurs comme des bolides, et soulevait derrière eux de longues traînées de poussière.

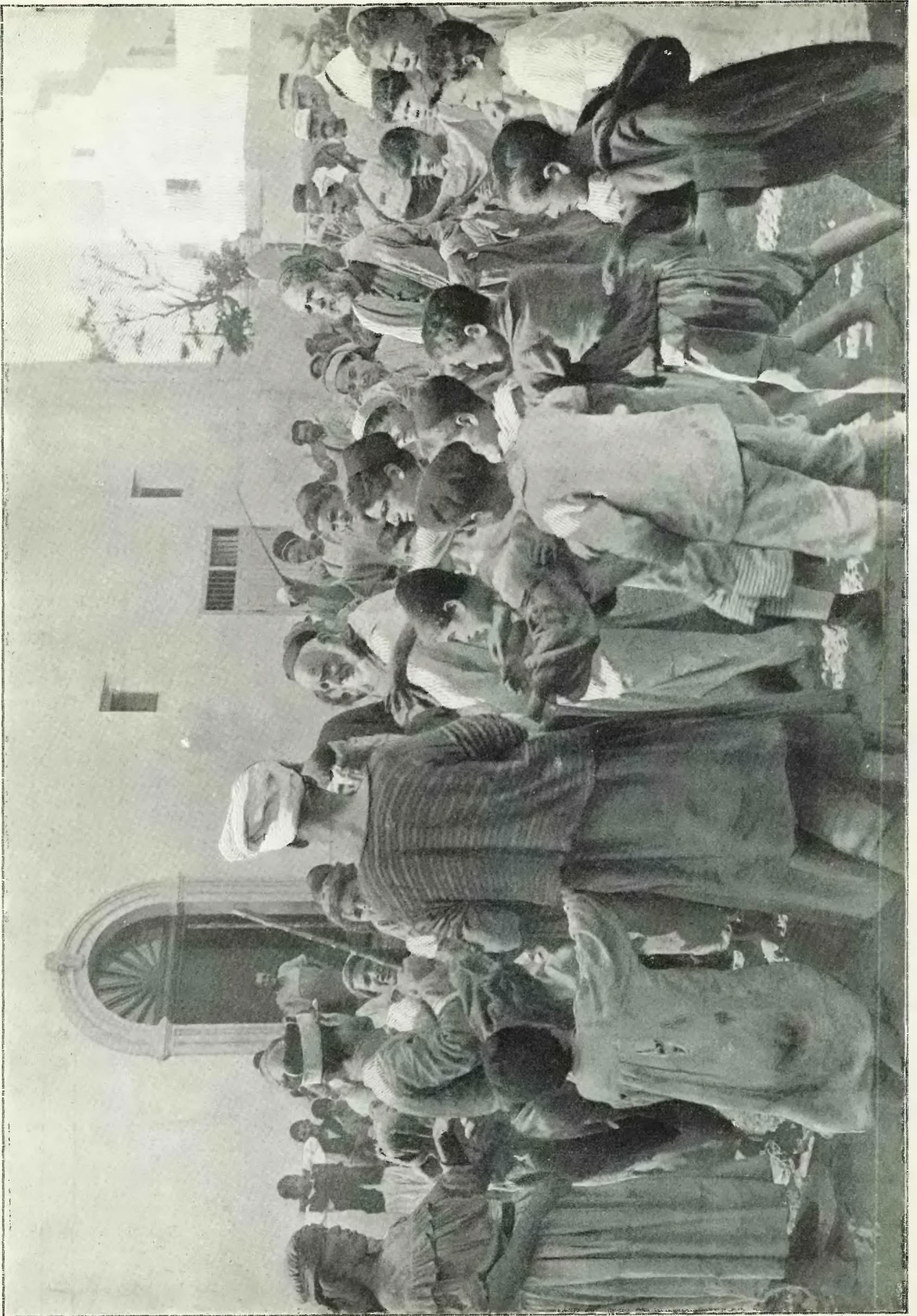
Nos officiers ne pouvaient se retenir d'admirer leur bravoure, et aussi l'intelligence avec laquelle ils se présentaient, non plus en masse, mais isolément à 15 ou 20 mètres l'un de l'autre, sans cesse

en mouvement, virevoltant avec une folle rapidité, ne présentant à la balle et à l'obus qu'un but changeant, inaccessible.

Ils s'approchaient avec une audace croissante, et il fallut que le général Drude appelât en hâte des renforts pour dégager sa troupe. Nous avions eu 3 morts et 7 blessés.



Le combat du 28 août vu à la lunette par un officier de la *Gloire*: « Les Marocains, nous écrit le correspondant qui nous envoie ce curieux croquis documentaire, se livraient à des charges furieuses et, dévalant la pente en soulevant la poussière, semblaient des projectiles fusants... »

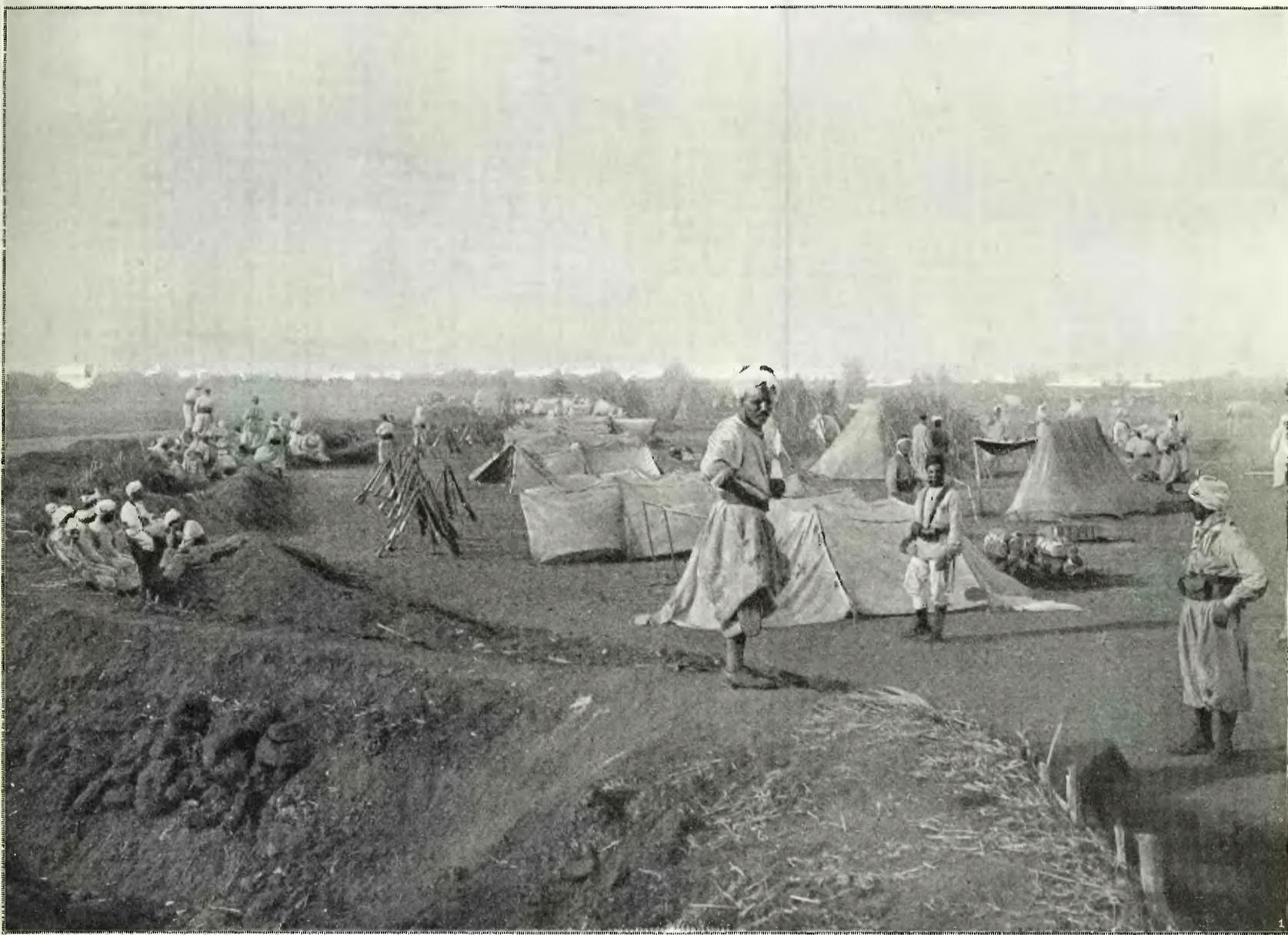


SCÈNE DE RUE A CASABLANCA. — Une distribution de secours aux habitants. — Photographie Hubert Jacques. (Reproduction interdite.)

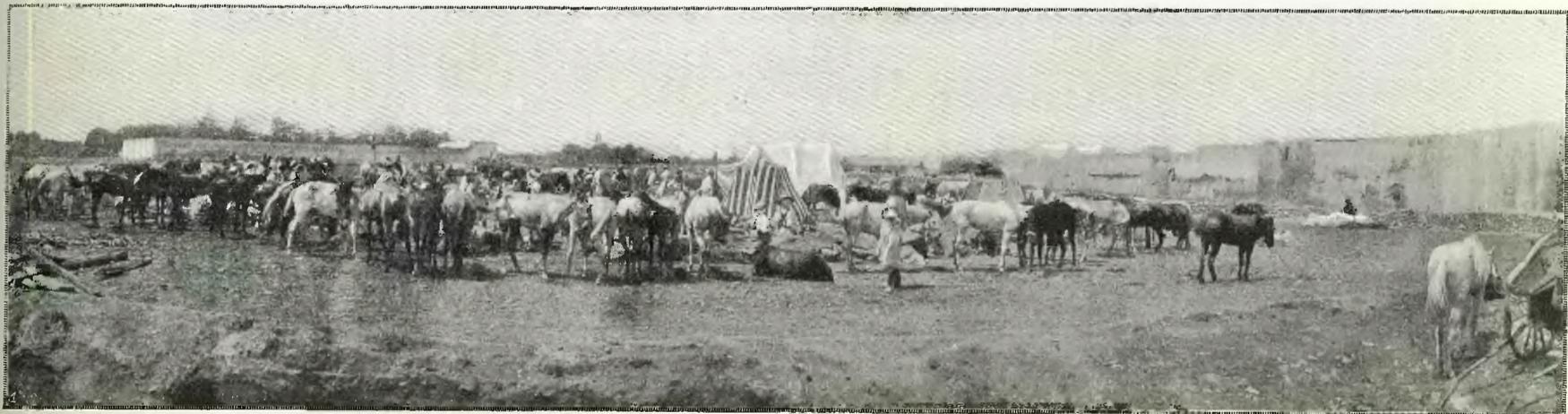


Vue panoramique du camp avec une partie de l'état-major français. — *Phot. Lucien Bonnet.*

De gauche à droite : le capitaine Huot ; le général Drude (un peu en avant) ; le lieutenant de vaisseau Le Vay ; M. Malpertuy, consul de France ; le lieutenant Leduc ; le lieutenant de cavalerie de Kervancôl, officier d'ordonnance du général ; le capitaine Tesson, de l'état-major ; l'interprète militaire Raymond.

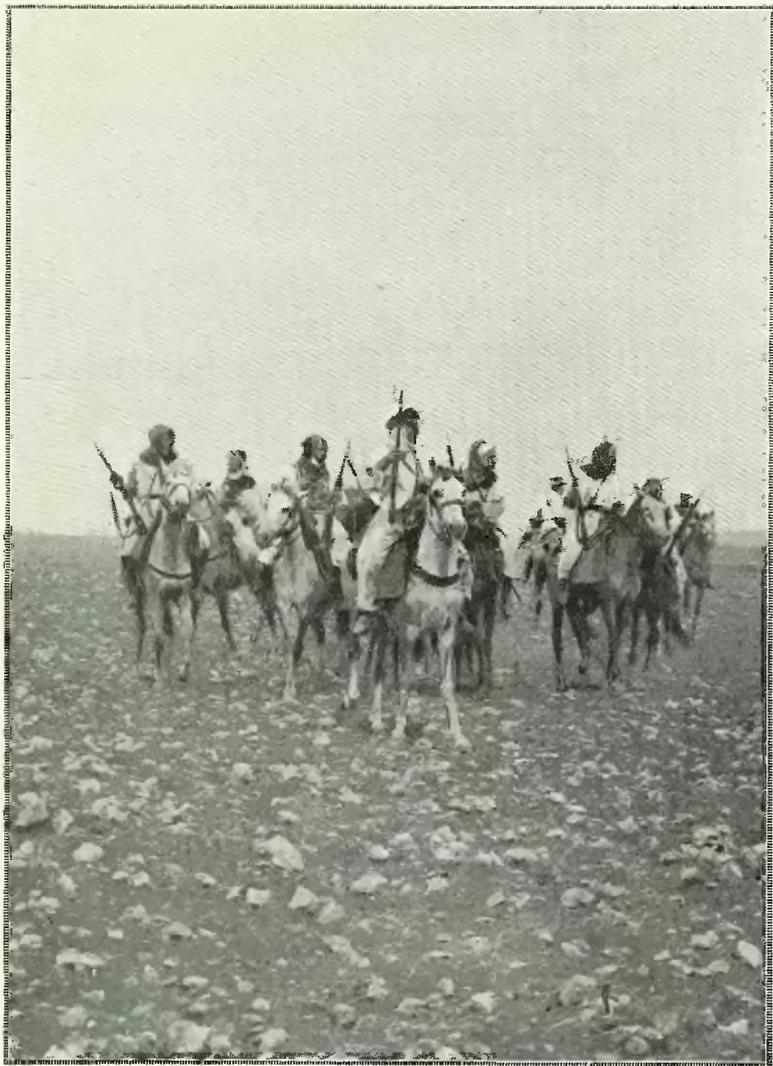


Les tirailleurs au repos — *Ph. t. Hubert Jacques.*

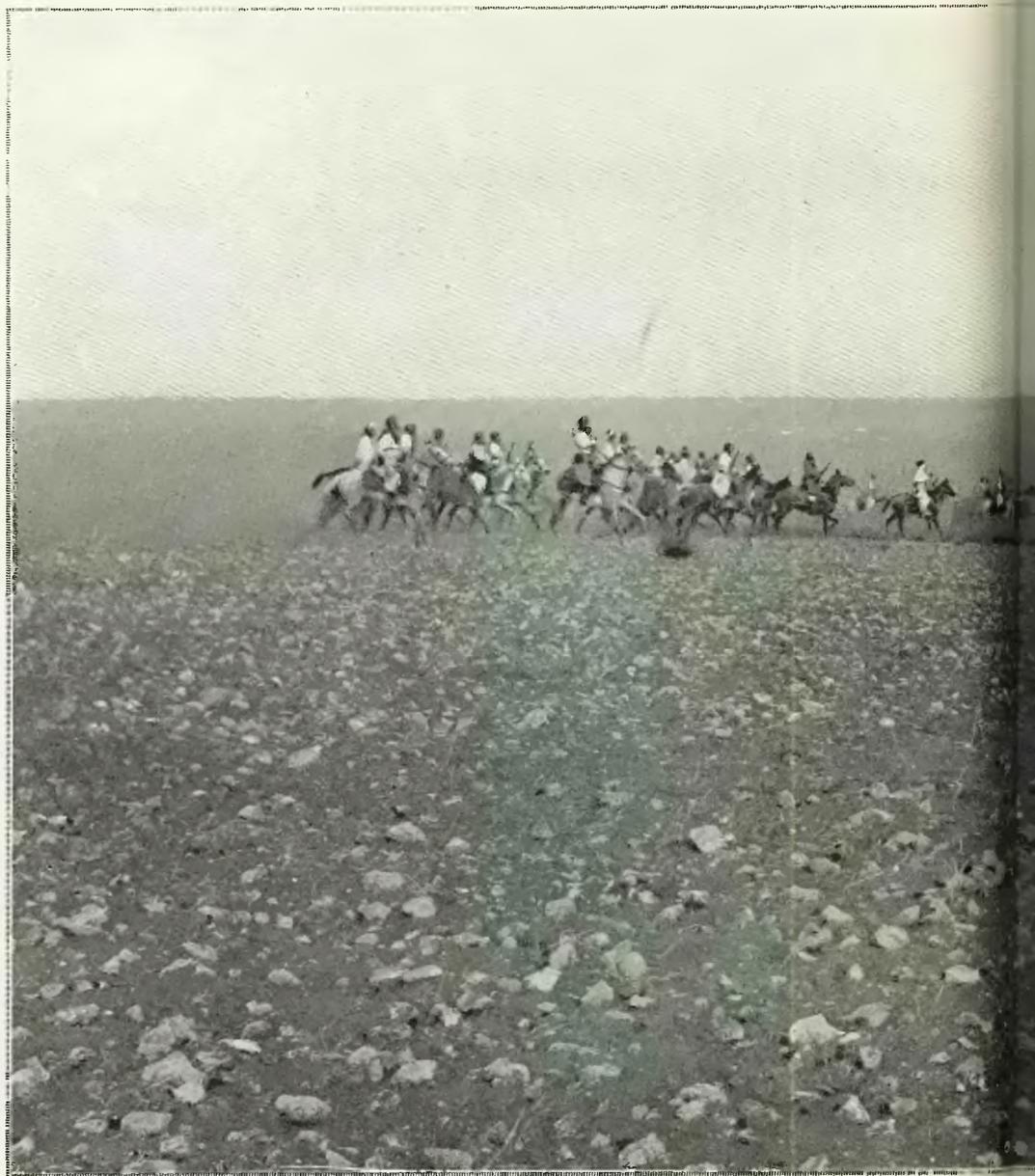


NOS TROUPES CAMPÉES DEVANT CASABLANCA. — Les tentes des goumiers venus du Sud-Oranais. — *Phot. Lucien Bonnet.*

Reproduction interdite.



Peloton de goumiers avant la charge.

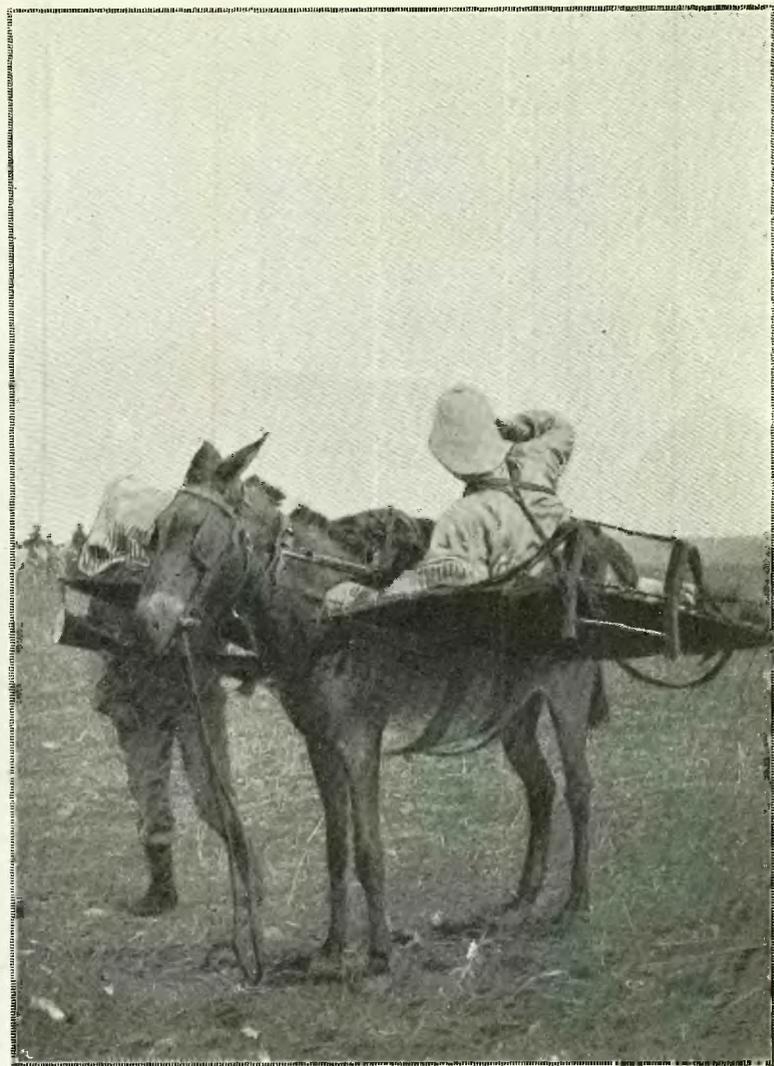
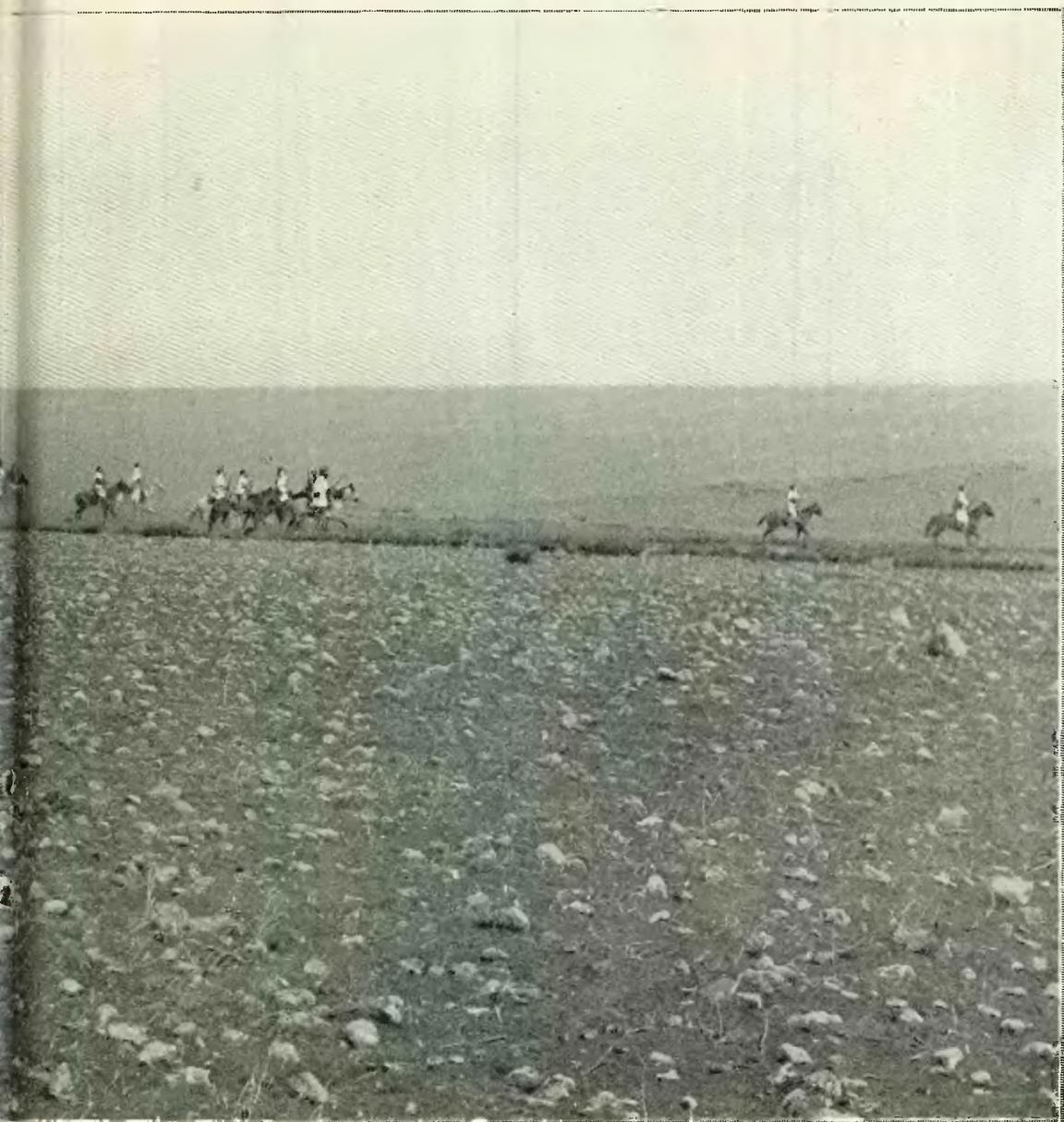


Les goumiers, commandés par le capitaine Berriaux, lors de la charge.
(Le goum eut, dans cette charge, un rôle important.)



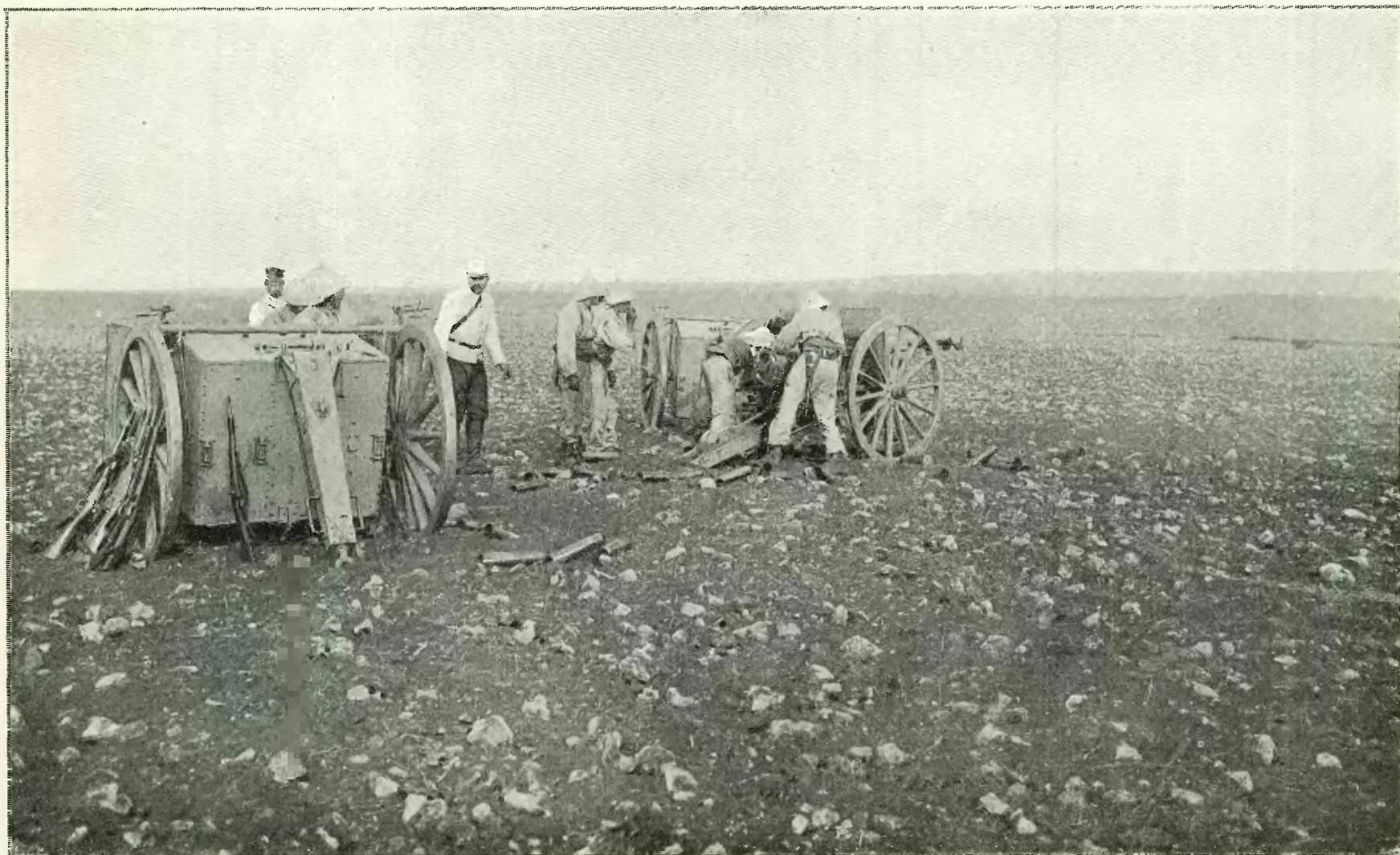
Le général Drude et son état-major dirigeant le combat, près de la demi-batterie de 85 mm.
Ces deux photographies ont été prises du même point, à l'endroit où un des gours eut, dans cette charge, un rôle important.

Voir, page 157, la carte, le croquis et l'article relatifs au combat du 28 août.



Un cacolet d'ambulance ramenant un légionnaire blessé à gauche, un autre légionnaire mort à droite.

Les lieutenants Holz et Rousseau, lancés en reconnaissance.
(Le lieutenant Holz, deux morts et trois blessés.)



Les canons de 75, que commandait le chef d'escadrons Wack, et qui tira, en cette occasion, 280 coups
Les correspondants de guerre français, M. G. Bourdon, du *Figaro*, eut sa mule tuée sous lui.



Les enfants de M. Stolypine blessés par l'explosion.

M^{me} et M. Stolypine.

L'anniversaire de l'attentat contre M. Stolypine : pose de la première pierre d'un monument commémoratif, à la villa de l'île des Apothicaires.



A SAINT-PÉTERSBOURG. — Un monument à la mémoire du général Kondratenko, défenseur de Port-Arthur. — Clichés Bulla.

EN MÉMOIRE DES JOURS TRAGIQUES

Il y a eu un an, le 25 août, que se produisit, à la *datcha* du ministère de l'Intérieur, à l'île des Apothicaires, près de Saint-Petersbourg, l'effroyable attentat dirigé contre M. Stolypine, premier ministre du tsar. Une cinquantaine de victimes, les deux enfants de M. Stolypine blessés, la villa à peu près détruite, tel fut le bilan de ce crime atroce.

Pour perpétuer le souvenir de l'horrible tragédie, on va ériger, dans le jardin de la villa, à l'emplacement même où éclata l'engin meurtrier, un monument commémoratif. La première pierre vient d'en être posée, au milieu d'un parterre fleuri, le jour anniversaire de l'explosion.

M. Stolypine, grave et calme, comme toujours, sa femme, leurs deux enfants miraculeusement sauvés : M^{lle} Nathalie Stolypine, mal remise encore de la cruelle blessure qu'elle reçut et assise sur un fauteuil, et son jeune frère, un bébé de trois ans au moment de l'attentat, assistaient tous, le dimanche 25 août, à la bénédiction de cette pierre d'assise.

Deux jours plus tard était inauguré, au cimetière Saint-Nicolas, à Saint-Petersbourg, le monument élevé à la mémoire du général Kondratenko, qui fut, on le sut trop tardivement, l'âme de la défense de Port-Arthur, et de qui la mort devait avoir pour conséquence la reddition de la citadelle.

M^{me} Kondratenko et ses deux enfants assistaient à cette émouvante cérémonie, ainsi que le général Polivanov, adjoint au ministre de la Guerre, le général Sémenov, aide de camp de l'empereur, et nombre d'anciens camarades de Kondratenko qui servirent près de lui à Port-Arthur.

Le monument se compose d'une petite chapelle entourée de colonnes et couronnée d'une croix.

A l'intérieur, une iconostase en marbre blanc qui porte trois images de saintes, et sur le soubassement de laquelle s'enlève une plaque de marbre avec cette inscription :

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL

ROMAIN ISIDOROVITCH KONDRATENKO

né le 30 septembre 1867, mort pour la patrie glorieusement,
le 2 décembre 1904, à la défense de Port-Arthur.

Des couronnes, des gerbes, des rubans aux couleurs de l'ordre de Saint-Georges, orangé et noir, insigne des braves, sont accrochés tout alentour. Un petit autel se dresse en avant et à droite de l'iconostase. Et de l'autre côté l'on voit, en bonne place, au-dessous du portrait du héros, la stèle envoyée par notre excellent confrère *l'Echo de Paris*, table de marbre décorée d'une épée, d'une palme et d'une branche de chêne, et portant en exergue ces mots : *La France à Kondratenko. Souscription nationale.*

LES ÉVÉNEMENTS DE SÉOUL

Nous recevons d'un de nos compatriotes, présent à Séoul au moment des dramatiques événements qui s'y sont déroulés, il y a un mois et demi déjà, les intéressantes photographies que nous donnons ici. C'est, résumée en quelques clichés saisissants, l'histoire du coup d'Etat perpétré par les Japonais. Notre correspondant accompagne ces épreuves d'un récit du drame que nous tenons à donner tel quel, sans y changer rien. C'est, sans doute, la première relation complète que nous ayons de ce chapitre de l'histoire de la Corée. Rien ne saurait être plus émouvant que ce compte rendu sans phrases :

Depuis l'installation du protectorat japonais en Corée, S. M. Yi-Hyeung avait, à toutes les tentatives de réformes, opposé la résistance des faibles vis-à-vis des puissants, la force d'inertie.

Mais la passivité absolue ne suffit pas à l'empereur, qui tenta sans cesse, par des intrigues, de déjouer l'action des Japonais dans la péninsule. La plus grosse de ces imprudentes manœuvres fut l'envoi d'une délégation à la Haye.

Le résident général voulut avoir des explications à ce sujet ; le souverain prétextait de successives indispositions pour refuser toute audience au marquis Ito. La nouvelle de cet insuccès du diplomate enflamma la presse et le monde parlementaire de la métropole. Le mécontentement général atteignit un tel degré que le ministre des Affaires étrangères se décida à se rendre à Séoul.

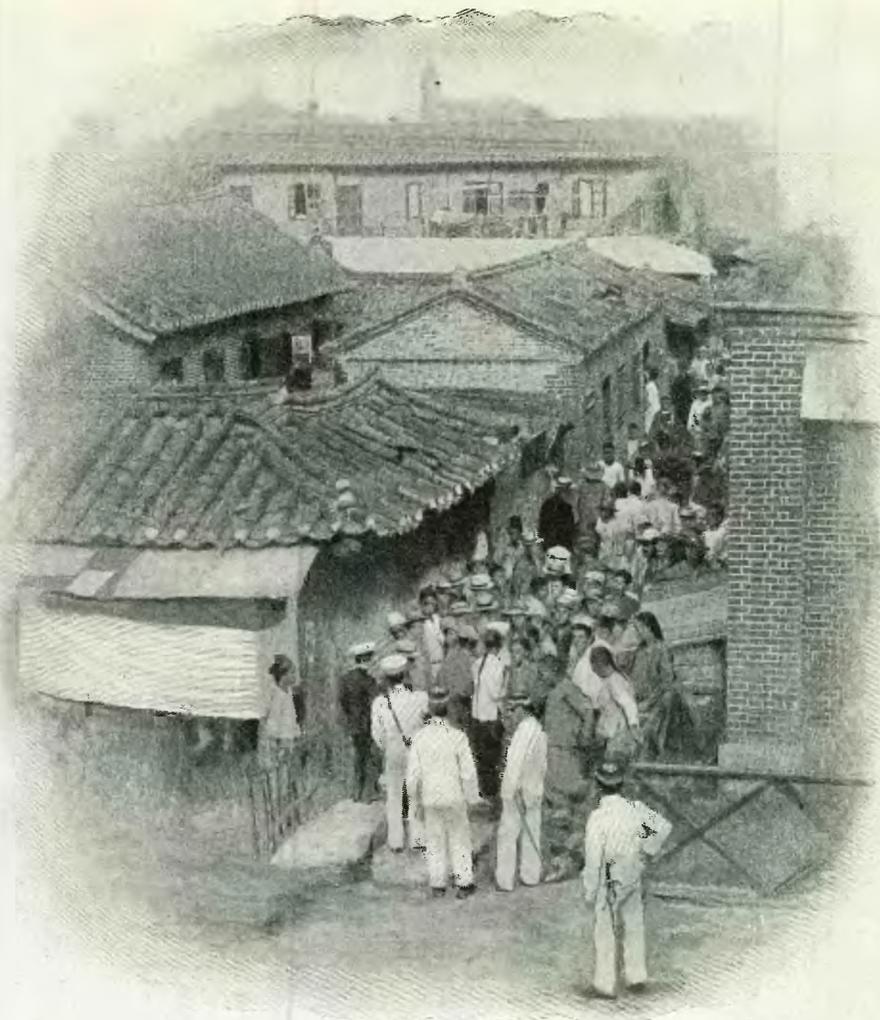
Le vicomte Hayashi devait arriver le 18 juillet au soir. Le matin même, le souverain, affolé par l'annonce de ce voyage autant que par la connaissance de l'échec essuyé par ses délégués à la Haye, prêt à toutes les concessions, manda le marquis Ito. Celui-ci se rendit dans l'après-midi au palais et soumit ses conditions à l'empereur. Yi-Hyeung réfléchit toute la nuit... Au dehors, une foule houleuse était massée dans les larges artères de la cité ; des milliers d'hommes écoutaient des orateurs aux gestes menaçants, aux paroles étouffées par la colère. « Les ministres devaient être coupés en morceaux, disaient ces tribuns des carrefours ; c'étaient tous des traîtres ; ne venaient-ils pas de proposer à Sa Majesté d'abdiquer en faveur de son fils ! »

Le lendemain, non seulement parut le décret d'abdication volontaire — oriental euphémisme ! — mais encore l'ordre donnant au résident général pleins pouvoirs en vue de réprimer tous les mouvements populaires.

A la Grosse Cloche (centre de la ville), la foule se rassembla dans l'après-midi. Cet endroit fut, de toute antiquité, le lieu convenu où se réunissait pacifiquement le peuple lors des événements graves. Armée de pierres et de gourdins, la populace attaqua la police japonaise ; celle-ci fit usage de ses armes et, pendant deux jours, les coups de feu retentirent à Séoul. Il y eut des morts et des blessés.

L'administration japonaise ne put que forcer les marchands coréens, sous la menace d'amendes et d'emprisonnement, à ouvrir leurs boutiques qu'ils avaient fermées, en signe de protestation et de deuil plus encore que par réelle crainte de troubles et d'émeutes. Les troupes japonaises rétablirent l'ordre, et, face aux routes se rendant au palais ainsi qu'au carrefour de la Grosse Cloche, des mitrailleuses furent mises en position.

Sous la protection d'une forte escorte, le marquis se rendit, le 20, au palais à l'occasion du couronnement du nouvel empereur.



Une bande de « Soshi » attendant l'heure où la police les lâchera dans Séoul.

Profitant de ce que les forces étaient concentrées aux environs du palais, la populace se rendit à la maison du président du Conseil et y mit le feu.

Le 24, ce même ministre, que le peuple accuse de trahison, signait, avec le marquis Ito, le nouveau traité de protectorat : pour être fort court, il n'en est pas moins cruellement dur à la nation protégée... on devrait dire subjuguée... peut-être faudra-t-il dire



LE COUP D'ÉTAT DE SÉOUL — Le marquis Ito, résident général du Japon, se rendant, sous la protection des mitrailleuses, au couronnement du nouvel empereur.



LE COUP D'ÉTAT DE SÉOUL. — Parents et amis des soldats coréens révoltés, venant rechercher leurs morts en dehors de la porte de l'Est.

bientôt... asservie. Le vicomte Hayashi, satisfait, s'en retourna au Japon. La presse s'apaisa, mais réclama le licenciement de l'armée coréenne.

L'ordre impérial en fut donné le 1^{er} août, sous la pression du protectorat. Toutes les casernes, à l'exception d'une seule, furent désarmées sans opposer de résistance ; on prétend, il est vrai, que ces régiments furent trompés par leurs chefs qui leur avaient donné l'ordre de se rendre sans armes à une revue qui devait avoir lieu en dehors de la ville. Sous l'œil des troupes japonaises, ils furent licenciés.

Les soldats occupant les baraquements situés près de la petite porte de l'Ouest n'acceptèrent pas ces ordres contraires à leur dignité de soldats et au salut de la patrie ; ils se révoltèrent. Leur chef se suicida. Ils pillèrent leur poudrière et attendirent.

Les soldats japonais arrivèrent pour les désarmer ; les soldats coréens les fusillèrent par leurs fenêtres. Il fallut envoyer des renforts avec des mitrailleuses ; pendant deux heures et demie, la lutte se continua acharnée. Les Japonais donnèrent l'assaut ; les Coréens tirèrent alors leur premier et dernier coup de canon dans les rangs serrés des assaillants.

Il y eut une centaine de morts et plus de deux cents blessés du côté des Coréens ; du côté des Japonais, les pertes ont dû être considérables ; mais, fidèles au silence qu'ils observèrent en cette matière pendant la guerre russe, les Nippons n'ont pas renseigné le public sur le nombre de leurs victimes, qui ne seraient, au dire de la presse, que de quatre tués, dont un capitaine et deux sous-officiers ; mais ceci paraît malheureusement invraisemblable.

De nombreux soldats coréens s'échappèrent ; une chasse à l'homme s'organisa aussitôt. Il est regrettable qu'aux policiers et agents de la force armée japonaise se soient mêlés les « Soshi », gens sans aveu, sans foi ni loi, venus de la métropole dans l'espoir de terroriser les Coréens. Ces pêcheurs en eau trouble étaient munis d'armes à feu cachées sous leurs kimonos et tenaient en mains, armes autrement dangereuses, des bambous taillés en sifflet et aiguisés pour leur lâche besogne. Ils ont ainsi, sous prétexte de rechercher les soldats en fuite, pu voler de nombreux objets aux habitants

déjà si misérables ; ils les ont menacés, frappés, et nul ne sait s'ils n'en ont pas tué.

Les corps des « braves » morts pour défendre l'indépendance de la Corée furent exposés en dehors de la porte de l'Est ; les parents sont venus reconnaître les restes de leurs enfants et leur ont rendu les derniers devoirs ; les Japonais eux-mêmes ont rendu hommage à la mort de ces « héros ».

Il est certain, toutefois, que cette « bataille de Séoul » n'a pas contribué à cimenter « les rapports d'amitié entre les deux peuples » que célèbre la dernière convention.

Paisibles, mais patriotes quand même, les Coréens, en fumant leurs longues pipes, accroupis devant leurs tristes cases de boue et de bois, entretiendront leurs passions hostiles contre l'usurpateur, rappelleront le souvenir des victoires anciennes et quelque jour, sans doute, se soulèveront en prouvant, hélas ! que leur cruauté peut, à l'occasion, égaler leur douceur.

Le Japon, en tout cas, assume en Corée une lourde tâche ; car, s'il lui a été relativement aisé de gagner les ministres et les hauts fonctionnaires, lesquels, ne songeant qu'à l'argent et à leurs débauches, se soucient aussi peu de leurs sujets que de leur pays, combien lui sera-t-il difficile, surtout après ces derniers événements, de changer en affection la haine d'une nation qui voit en lui non pas un protecteur, mais un exploiteur !

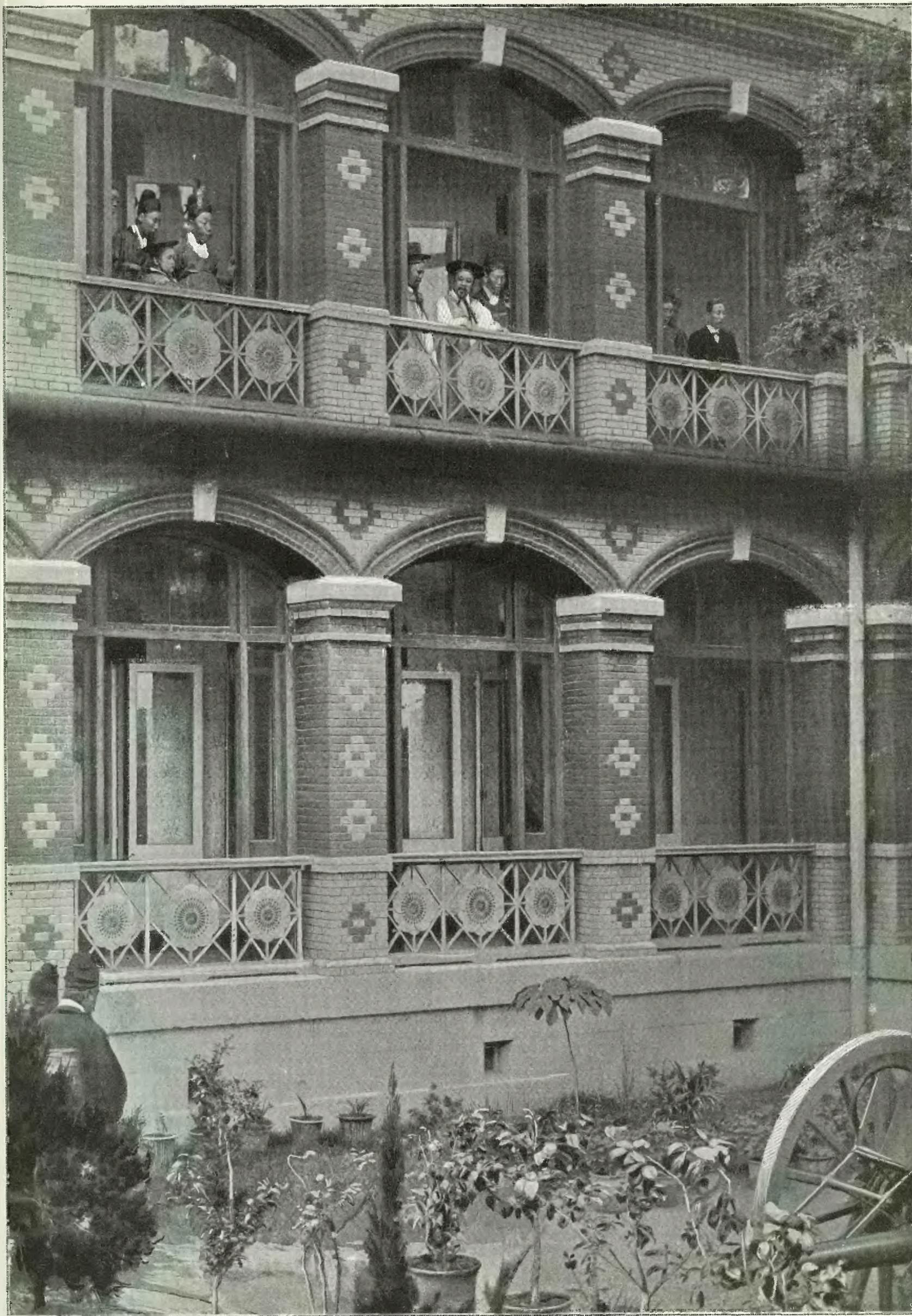
Nous reproduisons ci-contre une photographie dont l'aspect inattendu causera une véritable surprise. Ces murailles de briques et de pierre, ces larges baies vitrées, ces balcons de grosse ferronnerie, décorés pourtant de la fleur de cerisier héraldique, toute cette architecture qui évoque l'idée d'une luxueuse école primaire, c'est le palais de l'empereur de Corée. Quelle désillusion pour ceux qui rêvaient de faste oriental, de portes de laque, de toits retroussés, de chimères d'or ! C'est cependant dans ce décor occidental et grossier que se présenta pour la dernière fois au peuple, sur lequel il régnait la veille, le malheureux empereur Yi-Hyeung, majesté déchu, détrônée par les tout-puissants Japonais.



La caserne des soldats coréens révoltés, prise d'assaut par les Japonais.



Après la révolte : les soldats coréens prisonniers des Japonais.



LE COUP D'ÉTAT DE SÉOUL. — Dans la cour d'honneur du palais des empereurs de Corée.
 A la fenêtre centrale, les deux personnages habillés de blanc sont : à gauche, l'empereur Yi-Hyeung, qui vient d'abdiquer ; au milieu, le nouvel empereur. A la fenêtre de gauche, le petit prince héritier Yung-Tchin entre deux ennuques.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

L'AUTEUR DE NOTRE NOUVEAU ROMAN :
M. GASTON LEROUX

M. Gaston Leroux est la démonstration la plus éclatante que le journalisme mène à tout, — à condition d'y rester.

S'il est né en Normandie ou en Gascogne, s'il eut des prix au concours général ou s'il dessina des petits Grévin croustillants en marge de son *De viris*, s'il dissipa ou recueillit un héritage paternel, ce sont là choses qui importent peu et qu'il a sans doute lui-même oubliées. Son horizon a commencé avec le premier reportage qu'il écrivit et s'éteindra avec le dernier article



M. Gaston Leroux.

qu'il jettera sur le papier. Il a été avocat, chroniqueur judiciaire, critique théâtral, hygiéniste, auteur dramatique, correspondant, feuilletoniste, globe-trotter, tout en restant reporter. Peut-être écrira-t-il un jour un livret d'opéra : soyez certains qu'il en aura puisé l'idée dans le reportage. Peut-être un matin se réveillera-t-il cultivateur ou industriel : soyez assuré que ce sera pour faire du reportage.

« Être reporter », « faire du reportage », c'est tenir chaque jour entre ses mains un morceau de vie, le sentir frémir au contact des doigts, l'animer ou l'éteindre de son souffle, le vêtir ou le mettre à nu. Pour cela, il faut des trésors de sensibilité et d'imagination. M. Gaston Leroux les a et il y joint une fantaisie qui lui est personnelle. Elle est étrange, cette fantaisie : alors même qu'elle est ahurissante, elle reste vraie ; alors même qu'elle semble excessive, elle demeure juste. Combien de fois les lecteurs du *Matin*, en lisant ses interviews d'une verve endiablée, ont-ils cru à une charge d'atelier et ils avaient devant eux un tableau photographique ! Combien de fois ont-ils cru à un feuilleton de romancier et ils avaient un chapitre d'histoire !

Un jour, il court au-devant de Nordenskjöld qui revient du pôle. Pour être sûr de l'avoir à lui seul, bien à lui, il s'en va le chercher au milieu de l'Atlantique. Il s'enferme avec lui à fond de cale. Une tempête horrible secoue le navire. Gaston Leroux, qui est effroyablement malade, est terriblement gai, et Nordenskjöld, qui est merveilleusement valide, est lamentablement taciturne. Cependant la gaieté de Leroux a raison de la tristesse de Nordenskjöld comme le bateau a raison de l'ouragan. Et, cinq jours plus tard, Gaston Leroux commence une série d'articles sous le titre : *les Aventures de Nordenskjöld*. C'est le plus passionnant des romans, le plus émouvant des feuilletons. Et d'ailleurs les concurrents de Leroux, pour venger leur échec, lui jettent avec dédain ces mots à la tête : « Roman... Feuilleton... »

— ce qui est la métaphore polie pour « Invention... Mensonge. » Cependant, ce n'était ni du feuilleton, ni du roman, et Leroux le fit bien voir, puisque, le dernier jour, le jour où il mit le mot FIN aux *Aventures de Nordenskjöld*, il donna en post-scriptum une lettre de l'explorateur qui se terminait par cette phrase : « Je n'aurais réellement pas cru qu'il serait possible d'écrire une relation, tant longue et tant exacte, après tant peu d'interviews... »

Un soir, il s'en va interviewer Chamberlain. C'était aux jours sombres de la guerre sud-africaine, quand la pâle figure du ministre des Colonies se nimbait d'une auréole de haine. Leroux prend le train pour Birmingham et pénètre, au lever du soleil, dans la demeure où le grand-maître de l'impérialisme repose encore. Il entre même dans son cabinet de travail et s'assoit en face de son secrétaire. Il reste là deux heures, au bout desquelles il entend dans la pièce voisine craquer les pas de M. Chamberlain. Et c'est d'ailleurs tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend. Le secrétaire lui signifie son congé :

— *Never, never will Mr. Chamberlain receive any reporter...* Jamais, jamais M. Chamberlain ne recevra aucun reporter.

C'est ce qu'en terme de journalisme, on appelle un « ratage ». Ce ratage fut cependant un des plus étourdissants succès de Leroux. Il écrivit, en rentrant, un article de trois colonnes intitulé : « Comme j'ai manqué Chamberlain », qui est et restera un des modèles du genre. C'est un petit chef-d'œuvre de bonne humeur, d'esprit, d'observation. Six colonnes de déclarations du ministre des Colonies n'auraient très probablement pas obtenu semblable succès.

Depuis lors, l'habitude s'est implantée dans les journaux de raconter les interviews manquées, et il n'est pas rare qu'un chef d'informations, dans un grand quotidien, quand un rédacteur vient lui dire : « M. l'ambassadeur de... a refusé de me recevoir... » lui réponde : « Racontez-le en cinquante lignes !... » Seulement, il y a la manière, et celle de Gaston Leroux n'est pas à la portée de tout le monde...

Gaston Leroux a fait du théâtre. Une pièce de lui fut jouée cette année même à l'Odéon : *la Maison des juges*. La critique fut unanime à louer la langue et la pensée de l'auteur ; mais elle fut non moins unanime à parler des invraisemblances de l'action. Cette critique était comme les lecteurs des « *Aventures de Nordenskjöld* ». Elle ne voulait point croire que cela fût possible. Le théâtre a ceci de commun avec la vie qu'on ne veut jamais y croire vraisemblable ce qui est le plus vrai. Elle existait pourtant, la maison des juges. Elle existait en chair et en âme. Gaston Leroux l'avait rencontrée quelque part sur sa route à travers le monde, là-bas, à Bakou, tandis qu'on s'y égorgeait aux lieux des puits de pétrole en flammes, ou là-bas, en Egypte, quand il y attendait les vaincus mutilés de Chemulpo, ou ici près à Paris, à l'ombre de ce palais, bâti en estrade et formé de tréteaux, qui surplombe les flots de la Seine !

Et voici qu'aujourd'hui Gaston Leroux devient romancier. Il va conter aux lecteurs de *L'Illustration* les *Aventures extraordinaires de Joseph Boitabille, reporter*. Et déjà peut-être, au seul énoncé de ce titre, y a-t-il des lecteurs de *L'Illustration* qui hochent la tête en souriant.

— Boitabille, reporter, murmurent-ils entre eux. Nous savions bien que ces journalistes ont coutume de porter des noms abracadabrants ; mais à qui fera-t-on croire qu'il puisse y en avoir un s'appelant Boitabille ?...

Or, vous aurez tort, amis lecteurs. Boitabille existe. Il est vivant, il est

reporter et il s'appelle Boitabille. Lisez donc ses aventures et, même quand elles vous paraîtront les plus extraordinaires du monde, méfiez-vous qu'elles ne soient les plus véridiques de la terre. Souvenez-vous que M. Gaston Leroux est reporter, lui aussi — comme Boitabille, — et prenez garde que cette race est la plus dangereuse du globe : c'est quand on la croit la plus éloignée de la vérité qu'elle en est la plus près.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Histoire.

On attendait avec curiosité, dans le monde des historiens et des amis de l'histoire, la suite des *Mémoires de la comtesse de Boigne*, dont les premiers chapitres avaient suscité un si vif intérêt. M. Charles Nicoulaud a donc été heureusement inspiré en publiant sans trop tarder la seconde série de ces souvenirs. Cette fois, l'esprit caustique de la comtesse de Boigne s'exerce sur les cours de Savoie et d'Angleterre où elle accompagna son père successivement nommé ambassadeur à Turin et à Londres. Les jugements que la comtesse de Boigne porte sur ses contemporains et ses contemporaines sont souvent plus malicieux qu'équitables. Néanmoins, on ne saurait lui refuser une réelle clairvoyance. Dans la société d'émigrés qui remplace la société impériale, elle demeure, non sans mérite, très libérale. Elle parle avec une évidente sympathie de ceux qui ont eu le courage de rester fidèles à l'empereur et, bien que n'ayant jamais cessé d'être une royaliste de principe, elle persiste à considérer Napoléon comme un grand homme. Il faut dire aussi qu'un soir de bal l'empereur avait su faire à M^{me} de Boigne un de ces compliments habiles qu'une jolie femme n'oublie pas. Et la comtesse lui paye son tribut de gratitude, discrètement, entre les lignes, au hasard des souvenirs, parmi les anecdotes piquantes sur le vieux roi Victor-Emmanuel I^{er}, M^{me} de Krudener, la reine Charlotte, le prince régent et les princesses anglaises, la vie de la famille d'Orléans à Twickenham, les exigences du parti ultra, la faveur de M. Decazes ou la disgrâce de M. de Blacas (Flon, 3 fr. 50).

Divers.

Mentionnons : *Généralités hippiques* (Flon, 6 fr.), un clair manuel, texte et dessins de M. A. Confex-Lachambre ; *Faits et Pensées* (Flon, 2 fr.), par M. Ansbart Labbé ; *le Coup de massue* (Lavauzelle, 3 fr.), une étude militaire optimiste par M. le docteur J. Aubœuf ; *Séditions militaires* (Delagrave, 0 fr. 50), par M. le général de Négrier ; *Dix Jours à l'armée suisse* (Lavauzelle 2 fr.), par M. le général Langlois ; *Droits et Devoirs des fermiers agriculteurs, cultivateurs et métayers* (H. Daragon, 2 fr.), manuel de jurisprudence rurale, par M. F.-A. d'Ersky.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE COMMERCE DES VIANDES CONGELÉES.

On sait que, grâce à l'art de conserver la viande par le froid, art qui est aujourd'hui en plein essor, les pays propres à l'élevage, qui ne sont pas des pays de consommation, et qui souvent sont fort éloignés des centres de consommation, peuvent tout de même pratiquer l'élevage. Transportés par des wagons ou des bateaux frigorifiques, leurs produits peuvent atteindre le consommateur.

C'est ce qui se produit déjà pour l'élevage de l'Argentine et de l'Australie.

En 1905, l'Australie, alors que la reconstruction de son troupeau n'était encore qu'à ses débuts, a exporté pour 27 millions de francs de moutons frigorifiés et pour 11 millions de bœufs frigorifiés ou en conserve. Quant à l'Argentine, ses exportations ont passé, pour les moutons entiers, de 2.485.949 en 1899 à 3.673.778 en 1904, et pour les quartiers de bœufs, durant les mêmes années, de 113.431 à 1.209.998.

C'est le marché anglais qui est actuellement le principal client de l'Argentine et de l'Australie pour les viandes frigorifiées. On estime que la viande congelée entre pour 10 % environ dans la consommation totale de la viande en Angleterre.

En France, les installations frigorifiques sont encore bien rares ; et cependant nos colonies, comme la métropole, d'ailleurs, pourraient tirer grand avantage des applications du froid, tant pour s'approvisionner de plus confortable façon que pour écouler dans de meilleures conditions certains produits de leur agriculture.

L'INDUSTRIE AUTOMOBILE EN AMÉRIQUE.

On évalue à 22.000 voitures la production annuelle des constructeurs américains, qui occupent environ 15.000 ouvriers.

Plus de la moitié de ces voitures sont des véhicules d'affaires.

Leur valeur totale est estimée à 27 millions de francs.

Il faut remarquer que les constructeurs américains cherchent à produire des voitures à bon marché plutôt que des voitures de luxe.

UN LAC SUISSE QUI DISPARAIT.

Le petit lac de Moerjolen, situé à 2.367 mètres d'altitude, au pied de l'Eggishorn, parmi les autres merveilles du grand glacier d'Aletsch, le joli petit lac de féerie aux eaux bleues et aux étincelantes falaises, que ne manquaient point d'aller admirer les touristes séjournant à l'hôtel Jungfrau, vient de disparaître avec une soudaineté stupéfiante, en une nuit. On suppose qu'à la suite des récents orages une crevasse s'était formée dans le fond du lac et que les eaux se sont écoulées ainsi. Le contre-coup de ce phénomène s'est naturellement fait ressentir au-dessous du bassin du lac : un torrent déborda et, jusqu'à une grande distance, les prairies valaisannes furent inondées.

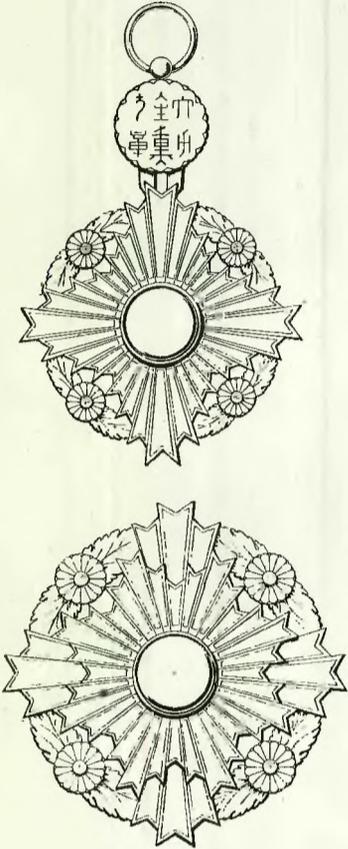


Le lac suisse de Moerjolen, qui a disparu en une nuit. — Phot. J. Euffard.

L'ENTENTE CORDIALE FRANCO-JAPONAISE.

« Nous avions un vieil ami très cher ! Nous l'avions presque perdu. Le voici retrouvé. Réjouissons-nous ! réjouissons-nous !... »

Ainsi chantaient les petites geishas pendant les fêtes qui ont égayé Tokio pour célébrer dignement la signature du traité d'entente et d'amitié entre la France et le Japon. Et ces vers de cantate n'étaient, nous écrit notre correspondant, M. J. C. Baret, que le résumé lapidaire des articles enthousiastes que les journaux japonais sympathiques à la France avaient consacrés, tous les jours précédents, à ce bienheureux instrument diplomatique.



Insignes (croix et plaque) de l'ordre japonais du Chrysanthème qui vient d'être solennellement remis à M. Fallières. (Réduction au demi-diamètre.)

Il y a longtemps que Tokio n'avait vu réjouissances pareilles, et réellement, cette reprise, sanctionnée par un acte officiel, des bons rapports, momentanément troublés, entre les deux pays a été fêtée, dans le Japon entier, avec un enthousiasme sincère.

Un détail en donnera l'idée. Le *chôchin-gyoretsu*, la procession nocturne aux lanternes, n'a lieu que dans des circonstances exceptionnelles ; elle ne s'est déroulée, en ces dernières années, que le soir de la reddition de Port-Arthur et le soir de la victoire de Moukden ; on l'a revue le 12 juillet, à Tokio, avec des lanternes tricolores, mêlées à d'autres, décorées du globe rouge du Soleil Levant, en l'honneur de la signature du traité franco-japonais.

Les artistes nippons se sont associés, d'un crayon convaincu, sinon toujours très artiste, à cet élan populaire, et le dessin que nous reproduisons, comme un document vraiment curieux, a été exécuté par l'un d'eux spécialement pour être envoyé à notre journal. Il représente la danse symbolique du *Mariage des drapeaux*, donnée ce même soir, au palais des fêtes de l'exposition, au parc d'Umo, à Tokio. M. Ozaki-Yukio, maire de Tokio, assistait à la représentation, au premier rang des fauteuils d'orchestre, et l'artiste n'a pas manqué de le figurer, le visage épanoui d'un sourire ravi à l'apparition des petites danseuses entrelaçant, en des gestes menus, le drapeau blanc au globe pourpre du Japon à notre pavillon bleu, blanc, rouge.

...A un point de vue plus officiel encore, l'envoi au président de la République de l'ordre impérial du Chrysanthème a consacré solennellement l'amitié des deux pays. Le jeudi 29 août, M. Fallières revenait de Rambouillet à Paris pour recevoir des mains de M. Kurino, ambassadeur du Japon, avec une lettre autographe de S. M. l'empereur Mutsu-Hito la plaque et la croix de l'ordre. Ce sont deux très beaux

joyaux, dignes de la réputation que se sont acquise, dans les arts décoratifs, les Japonais.

L'ordre du Chrysanthème, fondé en 1878, est le plus élevé dont dispose le Mikado. La fleur du chrysanthème est, au Japon, la fleur impériale et figure dans le blason du souverain. Les membres de l'ordre sont considérés comme parents de l'empereur.

Les insignes comportent deux bijoux, la croix portée en sautoir et la plaque. La croix comprend un médaillon central enchâssant un grenat de 20 millimètres de diamètre. De ce médaillon rayonne une croix formée de rayons d'émail blanc cloisonnés d'or, une couronne de feuilles de chrysanthème étoilée, de quatre fleurs. Une autre fleur de chrysanthème, où court une inscription en filigrane, couronne le tout et porte l'anneau où se passe le ruban rouge à bords bleus. La plaque reproduit la disposition de la croix en plus grand diamètre.

LE BILLARD OVALE.

Nous indiquions, dans notre numéro du 17 août, comme une invention toute nouvelle, le billard ovale construit en Angleterre. Certains des journaux quotidiens qui ont donné aussi cette information ont reçu d'abonnés des lettres d'où il résulte que le billard ovale constitue, comme on dit, du vieux neuf. Il existait, par exemple, avant la guerre, en 1869 encore, ce qui commence à dater, un de ces billards à Châteaudun. L'un de nos lecteurs nous écrit qu'en 1881, il fit, à Reims, dans un petit café de la rue Libergier, d'interminables parties sur un billard de cette forme. Un autre nous signale que la petite ville de Seurre (Côte-d'Or), eut aussi son billard ovale. C'était un cafetier de l'endroit, M. Pierre Blanchot, qui l'avait fait construire, sur ses indications, par un ébéniste du pays, M. Royer, et ce billard fit longtemps la joie des habitués du café de la Marine. On y jouait encore il n'y a guère que trois ans. Un troisième abonné, un Rémois, a connu, avant 1870, à Amsterdam, un billard ovale. D'où il résulte que nous avons pris pour une création originale ce qui n'était évidemment, quo la remise à la mode d'une vieille idée. Voilà bien, ou jamais, le cas de reprendre la parole biblique : « Rien n'est nouveau... »

L'INDUSTRIE HOTELIÈRE EN SUISSE.

Le tourisme a donné une telle importance à l'industrie hôtelière dans la vie de la Suisse, que la statistique s'attache à cette industrie comme elle le fait, dans d'autres pays, d'un commerce national de première importance.



1832 1860 1896 1907
Les uniformes successifs de la musique de Cernay, en Alsace. — Phot. Fisch.



L'entente franco-japonaise : danse symbolique du *Mariage des drapeaux* français et japonais, au palais des fêtes de l'exposition de Tokio.

Reproduction d'un dessin exécuté par un artiste japonais pour *L'illustration*. — Le personnage représenté au premier plan est le maire de Tokio, M. Ozaki-Yukio.

Ainsi, savons-nous qu'en 1906 le pourcentage des lits occupés tous les jours a été de 29, alors qu'il n'avait été que de 28 l'année précédente. C'est dans le mois de décembre que ce nombre est le plus maigre (13,9) et en août qu'il est le plus élevé (75,9).

Il est intéressant de connaître la proportion dans laquelle les diverses nationalités sont représentées dans le mouvement des étrangers en Suisse. Voici le pourcentage :

Allemagne	31	%
Suisse	22,2	%
Grande-Bretagne	13,5	%
France	12,1	%
Amérique	5,8	%
Russie	4,6	%
Belgique et Hollande	2,5	%
Italie	2,4	%
Autriche-Hongrie	1,8	%
Autres pays	4	%

COMMENT L'ORTIE TUE LES CHIENS.

Plusieurs observateurs ont montré que l'ortie peut déterminer chez le chien et le furet des troubles sérieux.

Parfois les symptômes restent localisés aux premières voies digestives et respiratoires et à la peau : il y a érythème, avec parésie, hyperesthésie, troubles nerveux (convulsions et attaques épileptiformes) avec salivation et signes asphyxiques.

Mais les phénomènes peuvent être plus aigus, et plus graves, avec évolution ra-

pide, et mort au bout. On croit souvent à un empoisonnement par la strychnine, dû à la malveillance : en réalité, c'est l'ortie qui est en cause, comme l'a montré M. Rohr, vétérinaire-major au 17^e d'artillerie à la Fère.

Elle a une action plus rapide sur les chiens jeunes et les chiens à poils ras.

Mais comment s'exerce-t-elle ? C'est très simple : le chien, ou le furet, entraîné par l'ardeur de sa passion pour la chasse, se jette dans les orties, flaire à droite, flaire à gauche, et se pique. Absorbé par l'odeur du gibier, il court au milieu des plantes, sans faire attention aux premières douleurs résultant de l'urtication par les poils urticants de la plante. Un peu plus tard, le prurit augmentant, l'animal y prend garde et se met à se lécher. La conséquence, c'est qu'il ingère les poils urticants : ceux-ci lui entrent dans la bouche et dans le nez, et de là ils font leur chemin dans les voies digestives et respiratoires. Naturellement le chien, en flairant, introduit des poils vésicants dans son nez.

Ces poils, qui déterminent de l'érythème à la peau, comme chacun l'a éprouvé, provoquent une inflammation des muqueuses, d'où congestions profondes, respiratoires et digestives, qui déterminent la mort dans beaucoup de cas, d'autant plus aisément que l'organisme est simultanément attaqué de deux côtés.

Il faut remarquer que les chiens qui braconnent au printemps sont plus exposés que les chiens qui opèrent à l'automne. En effet, les jeunes pousses de l'ortie ont un poison plus abondant et plus actif. En été, quand la plante est adulte, pendant la floraison, il n'y a guère que le sommet de la tige qui soit toxique : le chien court donc moins de dangers. Mais il en court beaucoup, par contre, à toute saison, quand il s'attaque à des buissons d'orties qui ont été battus et brisés : car alors il se produit beaucoup de jeunes pousses qui, elles, sont très urticantes. Il s'en produit un grand nombre aussi, quand la plante a été endommagée par la grêle.

UNE MUSIQUE DE SOIXANTE-QUINZE ANS.

La musique municipale de Cernay (actuellement Sennheim), en Alsace, vient de fêter le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Sans parler des curieux changements qui se sont produits, depuis ces temps lointains, dans l'uniforme des musiciens, et que le groupe publié ici montre d'amusante façon, que d'événements aurait vus se dérouler, en ces trois quarts de siècle, un des membres fondateurs de la société, s'il en existait encore !

Les fêtes de Cernay, à aux quelles assistaient vingt-six sociétés musicales alsaciennes, et deux musiques françaises, ont été marquées par un fait très caractéristique et qui a pris, en ces lieux, l'importance d'un gros événement : la *Lyre belfortaine* a été admise à déployer, dans le défilé, son drapeau tricolore. C'était la première fois, depuis 1871, que les trois couleurs flottaient, au grand jour, dans une cérémonie officielle, sous le ciel d'Alsace. Aussi M. Schneider, député de Belfort, a-t-il remercié vivement le gouvernement allemand de son libéralisme en cette circonstance. Et, partout où il a passé, en cette journée mémorable, le drapeau de la *Lyre belfortaine* a été chaudement applaudi.

FIANÇAILES PRINCIÈRES A PARIS

Samedi dernier, 31 août, ont été célébrées, en l'hôtel du prince Roland Bonaparte, les fiançailles de la princesse Marie, sa fille, avec le prince Georges de Grèce, second fils du roi des Hellènes, vice-amiral de la flotte grecque. La cérémonie fut tout intime, toute familiale.

C'est qu'il ne s'agit point ici, en effet, d'une de ces unions diplomatiques où tout fut réglé d'abord par les ambassadeurs ; où la raison d'Etat est en jeu, et le destin des empires. Ce mariage est comme l'heureux dernier chapitre d'un roman où un mutuel attachement a réuni l'un à l'autre les deux héros, jeunes et beaux et comblés par le sort, et Paris aura rarement vu un couple plus gracieux que celui que vont former, dans quelques semaines, au seuil du temple, la princesse Marie et le prince Georges.

Elle, vingt-cinq ans. Grande, svelte, souple comme les asphodèles de sa future patrie, avec d'admirables cheveux sombres, et des yeux noirs d'une infinie douceur, elle répand autour d'elle une grâce juvénile exquise. Elevée, avec quelle tendre sollicitude ! par sa grand'mère, la princesse Pierre, dont la vie avait commencé ainsi qu'un conte de fée et qui, avant d'aborder au port calme où s'écoulèrent ses dernières années, avait connu l'adversité rude et virilisante, et par son père, le prince Roland, l'homme d'étude, l'éruudit que l'on sait, un savant qui n'a pas appris seulement dans les livres le secret de sa bienveillante sagesse, elle a reçu d'eux les plus persuasives leçons d'indulgence et de bonté.

Lui a trente-huit ans. De haute stature, il fait songer à ces blonds jeunes hommes au regard clair comme le ciel de leur Attique qui, sortis du gymnase ou du stade, volaient sur les pas du divin philosophe d'Egine, pour recueillir de ses lèvres des leçons de sagesse.

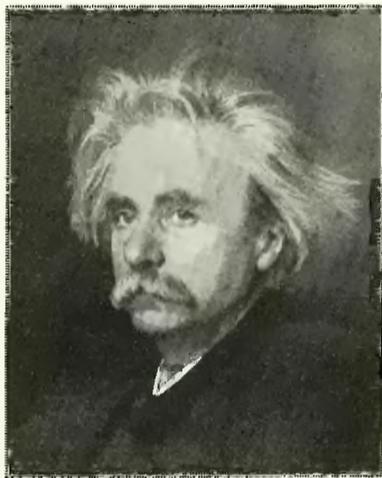
La première fois qu'on parla de lui, ce fut au moment du voyage autour du monde du grand-duc Nicolas Alexandrovitch, aujourd'hui Nicolas II, son cousin germain, qu'il accompagnait, et qu'il sauva, par son énergie, des coups d'un fanatique japonais. Beaucoup plus tard, en 1898, les puissances devaient lui confier la charge de haut commissaire en Crète. Il montra à ce poste d'honneur du sang-froid, un sens diplomatique affiné. Il ne dépendit pas de lui d'accomplir heureusement jusqu'au bout la mission qu'il avait courageusement acceptée.

Cette union, qui s'annonce sous de si heureux auspices et dont la Grèce a salué la nouvelle avec joie, sera célébrée à Paris, en octobre.

ÉDOUARD GRIEG

Le grand compositeur norvégien Edouard Grieg, qui vient de mourir, était né à Bergen en 1843. Il avait étudié son art au

conservatoire de Leipzig, puis à Copenhague. A son retour dans sa patrie, il se fixa à Christiania, et plus tard dans sa ville



Edouard Grieg. — Phot. Ch. Gerschel.

natale. Mais des voyages le conduisirent, à diverses reprises, en Italie, en Allemagne, en France. Il a été un musicien vraiment scandinave. Il avait beaucoup étudié les vieilles mélodies nationales, les chants po-



Collignon. J. du Taillis. Cormier. Marquis de Dion.

La fin du raid Péking-Paris : l'arrivée au journal *le Matin*.

pulaires, transmis par les générations aux générations. Son talent y avait gagné un accent très original, d'un savoureux pittoresque. Hans de Bulow l'avait surnommé « le Chopin du Nord ».

UN MONUMENT PATRIOTIQUE

M. Chéron, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, inaugure demain, dimanche, à Chalon-sur-Saône, un monument commémoratif de la défense de cette ville et de Tournus, en 1814. Ce monument est dû à la collaboration de l'architecte André Bernard et du sculpteur Paul Moreau-Vauthier, choisis au concours.

Le groupe en bronze de M. Paul Moreau-Vauthier représente un de ces « dragons chevelus » qu'a chantés le poète, un

trouva moyen, d'étape en étape, au cours de tant de péripéties, des points les plus lointains, de télégraphier à Paris des bulletins pleins d'humour et d'entrain.

On a fait fête, comme il convenait, aux revenants poudreux de cette mémorable campagne de Chine et de Russie ; on leur a prodigué les félicitations et les toasts, et, dans celui qu'il a porté, le marquis de Dion, très élégamment, a voulu attribuer à ses deux habiles mécaniciens tout l'honneur du succès.

LA GRÈVE DES DOCKERS D'ANVERS

Le conflit qui, depuis plus d'un mois, divise les dockers du port d'Anvers et leurs patrons a fini par prendre un caractère d'extrême gravité. La puissante fédé-



La grève des docks d'Anvers : les drapeaux rouges portés par des femmes. — Phot. Eastyns.

de ces fiers soldats qui « avaient vaincu toute la terre », et qui défendirent avec la même vaillance, dans la fortune adverse, le sol de la patrie. Le héros rapporte, couché en travers de la selle, le corps d'un frère d'armes mort au combat, et que viennent recueillir les mains pieuses d'une mère en deuil.

LE RAID D'AUTOMOBILES PÉKING-PARIS

Ce raid a pris fin par l'arrivée, à Paris, des trois petites 12 chevaux qu'avait devancées la puissante voiture du prince Scipion Borghèse. Le 30 août, à 6 h. 1/2 du soir, pavisées, fleuries, escortées depuis Enghien d'une cinquantaine d'automobiles, les deux françaises de Dion-Bouton et la hollandaise Spyker stoppaient, après quatre-vingt-un jours de route, devant l'hôtel du journal *le Matin*. Un chaleureux accueil y attendait les vaillants pilotes, MM. Cormier et Collignon, et aussi notre excellent confrère, M. Jean du Taillis, qui, pendant cette extraordinaire randonnée, semée d'obstacles et de difficultés de toute sorte, partagea leurs fatigues et leurs aventures, rivalisa avec eux d'intrépidité et d'endurance, et, historiographe de la caravane,

ration maritime des armateurs ne s'étant pas bornée à refuser l'augmentation de salaire réclamée, mais ayant recruté à l'étranger, en Angleterre surtout, plusieurs milliers d'ouvriers pour remplacer les grévistes, ceux-ci ont apporté au travail ainsi organisé toutes les entraves possibles : menaces, agressions quotidiennes contre les « jaunes », malmenés, chassés à coups de pierres et de boulons. Depuis lundi, les rixes ont redoublé de violence, malgré la vigoureuse intervention des forces de police, notoirement insuffisantes en raison du nombre des grévistes. Enfin, mardi soir, le bourgmestre dut se décider à requérir le concours de la garde civique pour le rétablissement de l'ordre. Aux bandes répandues à travers la ville, des femmes s'étaient jointes, brandissant des drapeaux rouges, stimulant de leur présence et de leurs appels l'ardeur des manifestants.

L'intervention de la force armée assura tout d'abord le calme de la rue. Mais, dans la soirée de mercredi, des mains criminelles allumaient à l'entrepôt des bois, quai de Mexico, et sur divers autres points, des incendies qui prirent en un instant d'effroyables proportions.



Le monument de la Défense de Chalon-sur-Saône et Tournus.